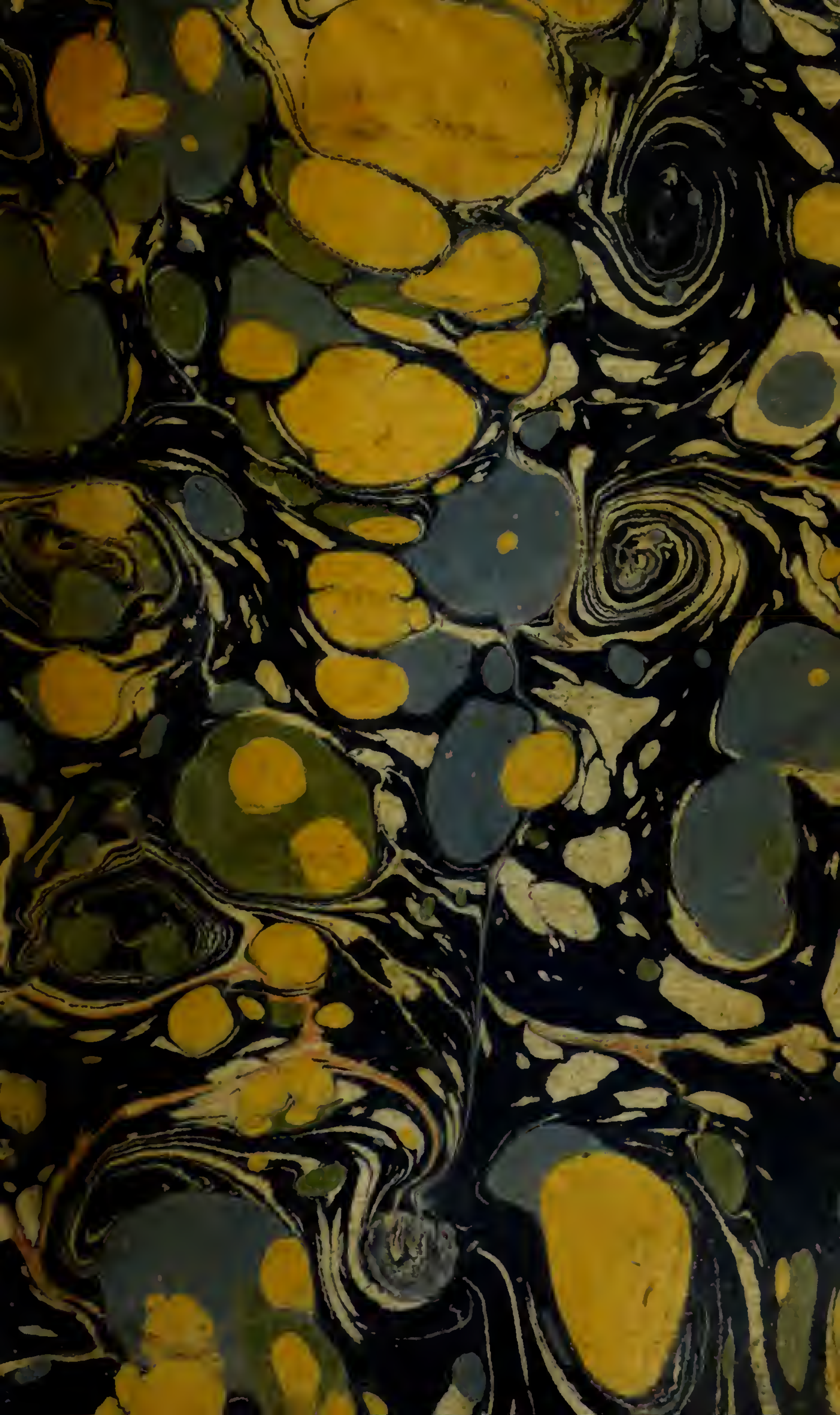


CONSIDÉRATIONS

PHYSIOLOGIQUES

SUR

LE POUVOIR DE L'IMAGINATION MATERNELLE DURANT LA GROSSESSE,

ET SUR LES AUTRES CAUSES, PRÉTENDUES OU RÉELLES, DES DIFFORMITÉS ET DES VARIÉTÉS NATURELLES.

Par J. B. DEMANGEON, *Docteur en Philosophie et en Médecine, Professeur d'Accouchemens, Membre du Comité Central de Santé des Vôges, de la Société de Médecine de Paris, Correspondant de celle de l'Ecole de Médecine de la même ville, de la Société d'Emulation de Colmar, etc.*

A PARIS,

Chez l'AUTEUR, rue Hauteville, n°. 41, faubourg Poissonnière.

1807.

CONSIDERATIONS PHYSIOLOGIQUES

Sur les Causes des Difformités et des Variétés naturelles,

Par J. B. Demangeon, Docteur en Médecine, Professeur d'Accouchemens, Membre de plusieurs Sociétés Savantes, etc.

Pour avoir droit de fixer notre attention, il faut quelque fait rare et merveilleux. A-t-on raison de négliger presque entièrement des phénomènes assez communs, pour s'attacher de préférence et en quelque sorte exclusivement à ceux qui le sont moins? Je ne le crois pas. Plus une affection ou une difformité est fréquente, plus elle mérite que l'on s'en occupe, si l'on n'a encore rien acquis pour être en état d'y remédier. L'on ne sait presque rien de positif sur les causes probables des difformités naturelles, ni sur les moyens de les prévenir; raisons bien puissantes pour ouvrir une pleine carrière aux recherches et aux observations, puisque le sujet est encore neuf. La médecine se débat ou reste muette devant les préjugés vulgaires sur les effets de l'imagination maternelle. Loin de chercher à dissiper ces préjugés, en y substituant la vérité appuyée de ses preuves, l'on semble au contraire se laisser dominer par eux, ou s'être

proposé de ne jamais connoître la vérité toute entière, depuis qu'il a prévalu de ne plus vouloir entendre, de trouver même ridicule et absurde l'opinion de ceux qui accordent quelque pouvoir à l'imagination de la mère sur la formation de l'embryon et du fœtus. Mais a-t-on eu soin d'y suppléer par une autre explication? Point du tout; l'on a seulement fermé la discussion avant de l'avoir ouverte, et la question en est au même point, ou encore plus loin de la vérité qu'auparavant.

Ce qui me paroît avéré jusqu'à présent, c'est que les affections de l'âme ne peuvent être prises seules en considération pour expliquer les phénomènes extraordinaires de la grossesse. Il ne reste aucun doute pour moi, que l'époque de la conception et la pureté de l'air que respirent les femmes enceintes, n'aient surtout une très-grande influence sur leur santé et sur l'état de leur fruit. Toutes mes observations m'ont confirmé jusqu'ici que la grossesse est d'autant plus belle, c'est-à-dire, que la santé de la mère et le développement du fruit sont d'autant plus parfaits, toutes choses étant égales d'ailleurs, que l'époque de la conception se rapproche davantage de la fin des règles, et d'autant moins au contraire, que l'éruption des menstrues étoit plus prochaine lors de la conception. C'est donc là un objet qu'il ne faudroit jamais négliger de prendre en considération, parce qu'il modifie singulièrement la pléthore sanguine dont le rôle est si grand pendant tout le cours de la grossesse, et dont

un effet certain est de produire un excès de sensibilité nerveuse d'où dépendent les écarts de l'imagination, et l'irrégularité de la nutrition. Ces deux résultats de la pléthore sanguine, c'est-à-dire, les écarts de l'imagination et l'irrégularité de la nutrition, sont coordonnés et non subordonnés l'un à l'autre, et ce seroit une erreur de prendre le premier pour la cause et le second pour l'effet.

J'ai aussi remédié plus d'une fois à la malacie des femmes enceintes, en leur faisant habiter des appartemens plus vastes et mieux aérés, ou en augmentant autrement la salubrité de l'air et du régime en général. C'est dans les Vôges surtout que la variété du genre de vie m'a fait remarquer les effets nuisibles d'un air impur sûr la santé des femmes grosses, dont les poumons suppléent ceux de leur fruit, et ne peuvent rendre à la grande circulation un sang mal régénéré, sans un préjudice notable pour les deux êtres dont il doit alimenter la vie. J'ai souvent eu lieu de m'appercevoir que les femmes des cultivateurs, accoutumées à sortir et à respirer l'air des champs, se trouvoient principalement incommodées dans les réunions nombreuses qui se forment en hiver dans les villages sous le nom de *veillées* ou de *poêles*, comme si l'on vouloit indiquer par ce dernier mot, que la chaleur est une des conditions du rassemblement. Les femmes accoutumées à un genre de vie sédentaire, et par conséquent à respirer un air plus épais, sont moins incommodées de celui qu'elles respirent dans ces réunions malsaines

où tout est fermé le plus hermétiquement possible, et où chacun apporte de l'humidité, pour ne rien dire de plus. Mais elles ne sont pas moins sujettes aux fausses couches, comme cela s'observe également dans les grandes villes, quoiqu'elles se livrent à des travaux moins fatigans que les femmes des cultivateurs.

C'est en recherchant les vraies causes morbifiques et non en adoptant celles qui sont, pour ainsi dire, de mode et généralement supposées, que l'accoucheur devient plus avare de saignées et de médicamens durant la grossesse, parce que souvent il suffit d'écarter les causes d'insalubrité, comme je m'en suis convaincu plus d'une fois, en obtenant ainsi une prompte amélioration de santé. A Paris, j'ai souvent eu lieu de m'appercevoir qu'à moins d'user de cette indulgence que le père de la médecine dit être plus favorable aux maladies qu'aux malades, il falloit quelquefois contrarier le goût des femmes enceintes pour certaines habitudes, et s'exposer même à leur déplaire en leur interdisant dans certaines circonstances les spectacles où elles sont d'autant plus exposées à se trouver mal, qu'elles y entrent au sortir d'un dîner copieux qui gêne la respiration, et dont la digestion demande plus impérieusement un air pur et léger. Une dame qui m'avoit donné sa confiance, étoit parvenue, toujours très-souffrante, jusqu'au sixième mois de sa grossesse; j'ignorois encore la cause de son mal-aise et de ses indispositions fréquentes, lorsque l'allant voir un jour, je la surpris dans une très-petite chambre où

elle avoit coutume de se renfermer avec des ouvrières qu'elle faisoit travailler, ce que je n'avois pu savoir auparavant, l'ayant toujours vue dans des appartemens vastes et bien aérés. Je lui conseillai de s'interdire tout séjour dans ce cabinet, et elle ne tarda pas à se trouver beaucoup mieux sans avoir rien fait de plus.

Ces considérations méritent d'autant plus de trouver place ici, qu'en parlant des effets de l'imagination relativement au fruit, l'on ne porte pas également son attention sur les autres circonstances dont l'influence auroit pû aussi déranger la régularité des formes naturelles. C'est ainsi que M. Bry, dont le mémoire a été inséré dans le Recueil périodique du mois d'avril dernier, et analysé dans le Cahier de juin dernier, de la Bibliothèque Médicale, apprenant que Mme. Lamies, mère de l'enfant dont il parle, avoit eu des boutons et des rougeurs à la figure, nous en laisse absolument ignorer la nature et la cause, pour arriver plus vîte aux effets de l'imagination. Cependant, il n'étoit pas déraisonnable de présumer que la même influence qui avoit produit des effets si marqués sur la mère, pouvoit aussi avoir agi d'une manière encore plus défavorable sur les frêles et tendres tissus du fruit, en déterminant quelque part une inflammation suivie de la perte des parties désirées, comme on en voit des exemples hors de la matrice. Le vésicatoire lui-même conseillé à la mère, sans égard pour l'enfant, pouvoit encore nuire à l'une et à l'autre, non-seulement par son irritation locale en contradiction avec l'œuvre de la nature,

mais aussi en tenant lieu de tout autre remède plus approprié au besoin actuel, et en agissant aussi désagréablement sur le moral que sur le physique.

Une marchande, dans les Vôges, mit au monde, en l'an X, un enfant dont les mains n'avoient chacune que deux doigts en forme de serres d'écrevisses, et les pieds, que deux orteils de même forme. Comme cette femme avoit été frappée de la vue d'un mendiant qui avoit une main conformée à-peu-près de même, et qu'elle lui avoit donné quelque chose chaque fois qu'il s'étoit présenté devant sa boutique, par la crainte d'une punition Divine sur son fruit, si elle se montroit insensible aux besoins des malheureux; elle ne manqua pas d'attribuer, ainsi que toutes les personnes qui eurent connoissance de cela, la difformité de son enfant au travail que la vue du mendiant avoit excité dans son imagination. Cependant Mme. Naudon, c'est ainsi que se nommoit cette marchande, passoit tout le tems de sa grossesse dans un petit quarré de chambre qui pouvoit à peine contenir son lit et une table avec quelques chaises, entre une petite cuisine mal éclairée et une boutique qui lui communiquoit la lumière et l'air le plus pur qui y pénétrât. Ce qui est encore digne de remarque, c'est que cette femme, quoique parfaitement bien constituée, sur quatre accouchemens, n'en a pas eu un seul de naturel; ses deux premiers enfans, mal tournés, étoient morts ou asphyxiés en naissant, et n'ont pas vécu; le troisième, mal tourné aussi, et le seul dont je l'aie accouchée, étoit asphyxié en naissant, et s'est passablement bien

porté depuis ; c'est une de mes élèves qui l'accoucha de son quatrième qui étoit très-difforme, et présentoit les pieds vers le passage. Ce qui relève l'importance de ces dernières considérations, c'est que Mme. Naudon ne s'est expliqué qu'après l'accouchement sur le travail de son imagination, qu'elle dit avoir été tourmentée encore par d'autres objets que le mendiant cité. Je connois d'ailleurs plusieurs femmes qui, avant leur accouchement, se faisoient des illusions sur des difformités dont leurs enfans n'ont ensuite présenté aucune trace. Nous savons aussi, par l'observation du Docteur Bodard, que Mme. Poisson ne s'est souvenue de rien qui lui eût frappé l'imagination durant qu'elle étoit grosse de son enfant à palatine, dont on peut voir la notice dans le tôme XXVI, page 172, du Récueil périodique de la Société de Médecine, et dans le tôme XIII (août 1806) de la Bibliothèque Médicale, page 361.

Il a été présenté à la Société de Médecine de Paris, dans sa séance du dix-neuf mai dernier, une petite fille de trois mois et demi, née à Orléans, sans extrémités thorachiques et abdominales. Il n'en reste d'autre trace qu'environ un pouce d'humérus du côté gauche, très-mobile dans l'articulation scapulo-humérale, et terminé par une cicatrice encore assez marquée. Du côté droit, il n'y a aucune trace de bras qu'une espèce de cicatrice peu prononcée. De chaque côté du bassin qui paroît bien conformé, il y a un petit mamelon applati en forme de bouton, correspondant à chaque cavité cotiloide, et moins enfoncé du côté gauche que du côté droit ; mais on n'y sent aucun reste de fé-

mur ; l'enfant, qui est d'ailleurs régulièrement conformé, a bonne mine, et paroît jouir d'une parfaite santé. J'ai fait plusieurs questions à la mère de cet enfant sur les circonstances de sa grossesse, en présence de plusieurs Médecins, et entr'autres de M. Roux (Philippe-Joseph), qui nous a dit croire beaucoup à l'influence de l'imagination, quoiqu'on ne puisse expliquer la manière dont elle agit. Cette femme, dont le mari, manœuvre-paveur, se nomme Sylvain Cadouet, nous a réitéré qu'elle ne se souvenoit d'avoir eu l'imagination frappée de rien qui eût rapport à la difformité de son enfant ; mais qu'elle avoit éprouvé plusieurs saisissemens et plusieurs frayeurs, occasionés par l'état de son mari qui avoit travaillé sur l'eau; que d'ailleurs elle n'avoit eu d'autres indispositions que celles qu'éprouvent ordinairement les femmes enceintes les deux ou trois premiers mois de leur grossesse. Supposons maintenant que parmi les milliers de femmes qui pourront voir cet enfant, le concours des circonstances qui l'ont privé de membres, se rencontre une fois par une coïncidence qui n'est pas impossible; trouveroit-on beaucoup de personnes assez fortes de principes et de raisonnement, pour ne pas attribuer ce second événement aux seuls effets de l'imagination maternelle, qui néanmoins n'y auroit pas eu plus de part que dans le premier cas ? C'est au moins sur la foi du *post hoc, ergo propter hoc*, que le remouleur Rauquelaure, dont parle M. Bry, est regardé comme la cause d'une difformité analogue à la sienne, quoiqu'il se soit sûrement présenté à beaucoup de femmes grosses, sans préjudice pour leurs enfans, et particulièrement à la sienne qui, comme le remarque l'auteur, n'a mis au monde que des enfans bien constitués.

Tout cela nous autorise à conclure que les effets préjudiciables de l'imagination maternelle ne tiennent que très-accessoirement et indirectement aux objets qui la frappent, et que c'est plutôt en elle que hors d'elle qu'est placée la vraie cause du mal, vu la vanité bien prouvée de la plûpart des inquiétudes qui troublent si souvent le repos des mères, et sympathiquement la santé des enfans. Les Médecins qui ont observé combien la grossesse, le malaise, la tristesse, la pléthore, et les maladies en général exaltent la sensibilité naturelle et parconséquent l'imagination qui en dépend, n'auront point de peine à croire que l'insalubrité des appartemens et du genre de vie, ainsi que les indispositions morbifiques, suffisent pour disposer les femmes à se frapper fortement de ce qui ne les affecteroit pas, ou que très-légèrement, en santé parfaite. Voilà pourquoi les individus difformes ne frappent que quelques femmes, sans faire aucune impression profonde sur la plûpart des autres. *Mulier vel amat vel odit*, a dit Horace; et cela est vrai, surtout pour les femmes nerveuses qui, uniquement guidées par l'amour ou l'aversion, ne gardent aucune mesure, et s'affectent de tout avec excès. Ne suit-il pas naturellement delà, qu'en regardant l'imagination comme cause suffisante de difformité, l'on court le plus grand risque de prendre l'effet pour la cause qui consiste réellement dans l'état de maladie, ou au moins de prendre une cause secondaire pour une cause première? L'on ne peut au reste disconvenir que l'image des individus difformes qui se présentent à la vue des femmes en-

ceintes, ne soit successivement et même rapidement remplacée par celle d'une infinité d'autres objets très-variés, vu l'extrême mobilité des femmes nerveuses, dont l'habitude n'est point de n'avoir qu'une seule idée, et qu'ainsi en supposant les enfans soumis avant leur naissance à l'empreinte que laissent les objets dans l'imagination maternelle, on en fait de vrais caméléons qui, prenant la forme et la couleur de tous les objets, ne devroient rien avoir de permanent. Si l'on suppose avec quelques auteurs que le pouvoir de l'imagination sur les formes naturelles cesse avec l'orgasme vénérien, sans s'étendre sur les formes déjà établies, il est clair qu'alors l'on se trouve en contradiction avec l'opinion vulgaire, selon laquelle l'imagination, en quelque sorte avide de bisarreries, transmet au fœtus, durant tout le cours de la grossesse, les formes hétérogènes que le hazard peut lui offrir, au lieu des formes naturelles déjà empreintes et voulues par le concours simultané de tous les organes, dont l'action se trouveroit ainsi paralysée par une force plusque magique; car cette force feroit cesser toutes les actions et les influences vitales, en laissant subsister tous les phénomènes qui en prouvent la non-interruption. En admettant d'ailleurs par complaisance que la faculté dont nous parlons, ne puisse exercer son pouvoir que lorsque le flambeau de l'amour allume la vie d'un nouvel être, peut-on croire que ce soit seulement des formes de cet être hypothétique et encore au néant qu'elle s'occupe, et que si cela étoit, elle prendroit ses modèles sur des individus difformes, ignorés par l'amour?

Quoiqu'il en soit, je crois qu'il est encore trop tôt pour fermer la discussion sur l'influence des affections morales dans la reproduction des êtres ; car c'est plutôt une chose à expliquer convenablement, qu'à nier absolument avec quelques Physiologistes. Il y a une différence immense pour la raison entre admettre l'imagination comme cause principale des difformités naturelles, et entre ne pas l'admettre du tout. L'on se croit mal-à-propos en droit de rejeter toutes les observations relatives à son influence prétendue ou réelle, quand on a répété avec quelques hommes célèbres, que les brutes et les plantes qui n'ont point d'imagination, produisent aussi des individus difformes et monstrueux, et que d'ailleurs il n'y a point de nerfs qui aillent de la mère à l'enfant, pour établir une communication entre l'un et l'autre.

Plusieurs auteurs prétendent, mais sans preuve, que les brutes n'ont point d'imagination ; cependant elles rêvent, et sont frappées de frayeurs vaines ; outre que leurs déterminations électives, et surtout leur docilité ne laissent nullement douter qu'elles n'aient aussi leur double vie, comme l'homme. Mais en supposant le contraire, la seule conséquence qu'on en puisse tirer, c'est que l'imagination ne seroit pas la seule et unique cause des difformités naturelles.

Quant aux difformité du règne végétal, elles sont, comme dans le règne animal, le résultat d'une nutrition irrégulière, n'importe quelle soit la cause qui en contrarie le rythme accoutumé. Mais dans aucun cas,

les phénomènes d'un règne ne peuvent être admis que pour confirmer, mais non pour expliquer ceux d'un autre règne ; car si la physiologie animale étoit en tout semblable à la physiologie végétale, et que par exemple on voulût expliquer la nutrition des animaux par celle des plantes, il faudroit nier l'existence de la mastication, de la déglutition, de la digestion et de plusieurs autres fonctions qui ne se rencontrent pas dans les dernières. C'est donc à tort que ceux qui nient les effets de l'imagination de la mère sur son fruit, veulent faire parler les bêtes et les plantes en faveur d'une opinion qui ne pourroit être appuyée sur l'analogie que pour confirmer des preuves positives non-encore administrées. Hippocrate avoit si bien reconnu l'influence des fonctions intellectuelles sur la nutrition, qu'il nous présente le sommeil qui est le repos de l'intelligence, comme le moment le plus favorale aux fonctions des viscères nutritifs, lorsqu'il dit dans le sixième livre des épidémies (sect. V, text. 9), *somnus visceribus confert*. Dans sa diététique, il conseille également un long sommeil pour remédier aux mauvaises digestions, comme on le voit dans ce passage : *Qui postridie cibos eructant, et quibus præcordia, nimirum cibis non concoctis, attolluntur, iis longior somnus confert.* Dans sa lettre au Roi Demétrius, la tête est accusée d'être la source de toutes les maladies par ces mots : *Humanorum morborum caput radix est.* C'est le même sentiment qui a dicté ce vers si connu :

Post cœnam stabis, aut passus mille meabis.

Celse nous dit (lib. 1.) : *Qui non concoxit, ex toto conquiescere debet, ac neque labori, neque exercitationi, neque negotio se credere.*

Le langage vulgaire s'est emparée de la même vérité dans l'expression *dormir la grasse matinée*, parce qu'en effet le sommeil en donnant à la digestion une élaboration plus parfaite, contribue puissamment à l'embonpoint. Tous les Médecins ont pensé de même, instruits par leurs observations journalières. Nous avons tous vu ou éprouvé qu'après le repas, la contention de l'esprit, une frayeur, un mouvement de colère, et en général une impression forte et insolite portent le trouble dans les fonctions digestives, et ôtent simultanément ou consécutivement le sommeil qui pourroit y remédier. C'est aux études trop rapprochées des repas, ou à des affections morales dont l'esprit ne se débarasse pas, ou presque pas, qu'il faut rapperter plusieurs maladies aiguês, et presque toute la légion des maladies chroniques, telles que les fièvres nerveuses, l'hypocondrie, l'hystérie, l'aliénation mentale, la plûpart des phthisies, des hépatalgies, l'atrophie, les congestions, etc.; et l'on peut dire que, si le séjour des villes nuit à la longévité et à la population, c'est encore plus par la multiplicité des causes morales qui usent et tarissent les sources de la vie, que par les causes physiques. Nous sommes tellement convaincus de tout cela, que nous ne répondrions que par un rire de pitié ou de mépris à celui qui s'aviseroit d'en douter, parce que la même chose ne s'observe pas également dans les brutes et dans les plantes. C'est donc par inconséquence ou par système que quelques physiologistes ont fait un exception sur le pouvoir de l'imagination maternelle, puisque c'est dans le miroir magique de cette faculté, que les objets les plus imperceptibles et les plus ordinaires se trans-

forment en colosses et en monstres. Quoique l'on fût tenté de croire que les miracles que l'on s'est plû à lui prêter, ne doivent leur origine qu'au tems où les subtilités de la métaphysique ont commencé à subjuguer toutes les sciences, l'on seroit néanmoins dans l'erreur, si l'on s'en rapportoit à cette apparence. Moïse nous apprend que Jacob voulant augmenter son troupeau au préjudice de celui de son père Laban, crut établir des variétés de races qui secondassent son dessein, en présentant aux chèvres et aux brebis de ce dernier des couleurs toutes diverses dans les étables, aux abreuvoirs et dans les pâturages, soit en enlevant de l'écorce des branches pour les blanchir, soit autrement. Héliodore nous dit que deux Ethiopiens, le Roi Hydaspe, et son épouse la Reine Pursinna, engendrèrent une fille toute blanche, parce que la reine avoit, au moment de la conception, les yeux fixés sur le portrait de la belle Andromède. Damascène assure avoir vu une fille velue comme un ours, parce que sa mère l'avoit engendré, lorsqu'elle avoit sous les yeux la figure d'un St.-Jean vêtu d'une peau avec son poil. Une Princesse ayant été accusée d'adultère pour avoir mis au monde un enfant noir, Hippocrate la fit absoudre, en attribuant ce phénomène à l'imagination de la mère, au pied du lit de laquelle se trouvoit le portrait d'un nègre semblable à son enfant. Ambroise Paré, qui a rapporté ces faits avec plusieurs autres analogues, en faveur d'une opinion qu'il partageoit, ajoute, dans le vingt-cinquième livre de ses œuvres : *Davantage, on voit que les conins et paons qui sont enfermés en des lieux blancs,*

par vertu imaginative, engendrent leurs petits blancs. Chez les Grecs et chez les Romains, l'on n'entouroit les femmes enceintes que de belles statues, et de peintures riantes et agréables; ce qui fait voir que l'opinion vulgaire a peu varié sur le pouvoir de l'imagination maternelle. Comme je ne crois pas aux effets de l'imagination tels qu'on les a expliqués jusqu'ici, je veux avant de combattre une opinion qui n'est pas la mienne et pour en acquérir le droit, l'étayer de toutes les preuves, et la faire expliquer par ceux qui la défendent. Je choisis, pour cela, le passage suivant, parce qu'il nous présente le sentiment d'un Philosophe ancien, appuyé sur un fait et sur le témoignage d'un auteur qui veut le faire valoir.

« Prodidit Empedocles, dit Porta, p. 64 et suiv. « de son livre *de Miraculis rerum Naturalium*, mu« lieris in conceptione visionem fœtum conformare; « nam sæpe imagines et statuas adamarunt mulieres « quibus similes fœtus ediderunt, et sæpe scriptis « proditur mulieres nigros et villosos peperisse filios; « et causam homines rimati, ubi multa divexarunt in« genia, picturas in parietibus reperiere ex adverso « existentes, quibus fœminæ, dum venereo fungerentur « munere, oculis detinebantur, eaque cogitatione animus « affectus, similiter fœturas referebant. Unde quod « usu venit, memoriæ mandandum judico et quod « maxime salutare remur esse, et sæpe occurrens om« nibus præcepi, ut in eorum conspectu, Cupidinis, « Adonis et Ganimedis effigies pendeant, vel materia pa« rentur solida; unde venerem exercentes mulieres, ani-

« moversent, et fortissima imaginatione animus rapiatur,
« et gravidæ diutius contemplentur, et partus inde ge-
« nitus eum imitabitur quem ipsæ coeuntes mente con-
« ceperint : nec parum id profecturum scio. Cum id sæ-
« pius præcepissem, audivit mulier, statimque candi-
« dum marmoreum puerum beneque formatum ante
« oculos sibi proposuit ; talis enim exoptabat formæ
« puerum : coeundo et uterum gerendo quam sæpissime
« eum animo devolvebat, natumque postea fœtum
« ostendit mater obesulum, nec a marmoreo simulachro
« dissimilem, ita pallescentem ut verum imitaretur
« marmor : et veritatis experientia patuit : aliquæ ar-
« tificio sunt laudatæ successusque favit.

Zachias, après avoir combattu par des raisons solides beaucoup d'effets attribués à l'imagination, convient ensuite, page 529, titre V, du livre intitulé : *Questiones medico-legales*, que l'imagination peut néanmoins accidentellement influer sur les formes ordinaires, comme le feroit un peintre, qui par accident, emprunteroit quelque chose d'un autre, quoique accoutumé à travailler d'après ses propres idées. Il s'appuie d'ailleurs sur l'autorité d'Aristote et de Platon, en disant de celui-ci : *Qua de re jubet Plato*, 6. *de leg. in fin.*, *quod liberorum generationi operam dantes, ut etiam imaginatione ad opus se convertant, ut pulcherrimam et optimam inde prolem reportare possint.*

Il est sûr que l'état actuel de nos connoissances ne permet pas de faire l'apologie d'une opinion aussi

accréditée sur la manière d'agir de l'imagination; tous les faits cités en sa faveur sont d'ailleurs hypothétiques, et portent uniquement sur cette proposition : *tel phénomène a eu lieu après cela, c'est donc à cause de cela*; proposition qui prouve toujours au gré du desir et des préjugés, sans prendre notice des exceptions ni des faits qui établissent concurremment les vraies causes. Tout cela montre au moins que c'est une erreur d'affranchir les anciens des préjugés actuels sur les effets de l'imagination maternelle.

L'unanimité d'opinion chez tous les peuples, qui, dans des sciences moins sévères que la médecine, est admise comme preuve, ne peut être pour nous qu'un motif d'examen et de recherches, afin de démêler ce qu'il peut y avoir de vrai. Alors on n'a pas de peine à se convaincre qu'une imagination riante qui ne se nourrit que d'idées agréables, influe favorablement sur la santé de la mère, et consécutivement sur celle du fruit; et que dans le cas contraire, le contraire arrive aussi; car il est démontré en médecine que le moral influe puissamment sur le physique. C'est ainsi que des tableaux, des statues et d'autres objets qui plaisent et récréent l'esprit, en l'arrêtant sur des images riantes et de belles illusions, ne sont point des moyens plus inutiles que toutes les autres choses capables d'entretenir la gaîté et la satisfaction, en contrebalançant toutes les impressions tristes et pénibles.

Beaucoup de médecins éblouis par le prestige des

autorités, semblent, faute d'un examen suffisant, croire à la nécessité d'une communication nerveuse entre la mère et son fruit, telle qu'elle a été demandée surtout par Haller. M. Bry, séduit par l'ascendant de ce grand homme et de plusieurs autres savans, voudroit même qu'on l'admît provisoirement et par anticipation sur la découverte qu'il croit que l'on fera de nerfs qui établissent cette communication; il cite même comme probabilité de cette nouvelle découverte, celle qu'a faite le professeur Chaussier, des vaisseaux mésentériques qui communiquent avec le cordon ombilical des enfans et des jeunes animaux. Au lieu d'anticiper ainsi sur les découvertes à venir, ce qui pourroit avoir des inconvéniens très-graves en médecine, examinons plutôt la valeur de l'objection du célèbre Haller, afin de n'être pas exposé à nous perdre dans un labyrinthe d'hypothèses échafaudées successivement les unes sur les autres.

Il y a des choses qui n'étant ni absolument vraies ni absolument fausses, doivent être expliquées plutôt que niées ou adoptées sans restriction. Je trouve d'abord que c'est une contradiction d'admettre la nécessité d'une communication nerveuse pour que l'imagination de la mère puisse agir sur son fruit, tandis qu'on admet d'un autre côté des maladies imaginaires ou causées par l'imagination, et que personne n'a encore nié l'influence de la santé des parens sur celle de leurs enfans. La nécessité d'une telle communication n'est d'ailleurs fondée sur aucune raison solide. Sup-

posons l'imagination d'une femme enceinte frappée par une frayeur soudaine, au point de lui faire perdre connoissance et de suspendre pour un instant, comme cela arrive quelquefois, la circulation du sang chez elle : dans ce cas, l'embryon ou le fœtus continuera-t-il à recevoir la même quantité de sang et un sang aussi bien conditionné pour sa circulation particulière, parce qu'il n'y aura point de nerfs qui lui aient communiqué le même sentiment qu'à sa mère? Niera-t-on ici que la circulation ne se trouve interrompue et dérangée dans le fruit comme dans la mère? et faut-il autre chose qu'une communication des vaisseaux sanguins et une action nerveuse portée sur le principe de leur activité, pour que les effets s'en fassent sentir aussi jusque dans les dernières ramifications? Ne suffit-il pas de porter la coignée au tronc de l'arbre pour que la sève ne parvienne plus aux derniers rameaux qui alors se flétrissent et se dessèchent? Ou ne suffit-il pas de tarir la source d'un ruisseau pour influer sur la végétation des plantes disséminées dans son lit et sur ses bords? De même, le spasme causé par une imagination fortement ébranlée ou déréglée, peut-il, en troublant l'ordre accoutumé de la circulation de la mère, ne pas agir aussi sur la nutrition et sur la santé du fruit? Elle est donc purement illusoire, cette nécessité d'une communication nerveuse dont on a voulu faire dépendre l'influence des affections morales de la mère sur son fruit, et c'est sur quoi l'on est d'accord depuis long-temps sans le savoir, puisque l'on a toujours admis

des maladies de causes morales, et reconnu la dépendance qui assujettit la santé du fruit et du nourrisson à celle de la mère et de la nourrice. Tous les auteurs s'accordent même, en traitant du choix d'une nourrice, à indiquer comme un vice et une cause suffisante de réforme, les fortes passions, parce que l'effet en est transmissible au fruit, principalement par les qualités qu'en reçoit le lait. Mais après avoir assujetti d'une manière si positive et si précise la santé du nourrisson aux affections morales de la nourrice, comment a-t-on pu, sans être frappé de l'inconséquence, affranchir l'embryon et le fœtus de la même dépendance à l'égard de sa mère, avec laquelle il est dans un rapport encore plus intime, outre que lui-même se trouve dans un état beaucoup plus susceptible de trouble à raison de sa plus grande foiblesse, de sa délicatesse et de la ténuité de ses tissus organiques en général ?

Je ne sais si en exigeant des nerfs qui allassent de la mère au fœtus, pour expliquer les effets de l'imagination, l'on auroit supposé des images toutes formées, et transmissibles du cerveau à toutes les autres parties où il envoie des ramifications nerveuses. Si cela étoit, il eût suffi de demander aux partisans d'une opinion aussi ridicule, qu'ils nous fissent voir des transmissions de pareilles images sur les diverses parties du même corps où le cerveau envoie des nerfs; et ce n'eût été qu'après avoir été satisfait sur cette première demande, qu'on eût pu raisonnablement observer qu'il n'y avoit point de nerfs qui allas-

sent de la mère au fœtus. Mais en ne supposant point une absurdité dont le sens le plus grossier semble lui-même incapable, en ce qu'elle déplaceroit le siége et renverseroit l'ordre de toutes les fonctions, et en n'admettant que des effets consécutifs ou sympathiques, les seuls dont la raison puisse prendre notice, comment croire que des illusions imaginaires qui telles que la crainte, une frayeur vaine, une épouvante, etc., produisent chez la mère des congestions partielles, une excitation outrée ou une suspension totale de la circulation, puissent ne pas troubler le rhythme accoutumé et naturel de celle du fruit, où nous savons qu'une communication vasculaire transmet alors le sang en trop grande ou en trop petite quantité, bien ou mal conditionné et dans des rapports convenables ou inconvenables au but de la nature ? Pourquoi nous en laisser imposer par les autorités quand les faits parlent ? Nous voyons des fausses couches très-fréquentes, et nous voyons aussi la mort du fœtus survenir souvent à la suite d'une frayeur vaine et purement imaginaire, ou de la pléthore, soit partielle, soit générale, et puis nous révoquons encore en doute les effets de l'imagination sur la régularité de son développement, c'est-à-dire, des effets moindres, par ce que des physiologistes, respectables d'ailleurs, mais préoccupés, nous disent que cela ne peut avoir lieu faute de nerfs ! Il me paroît hors de doute que l'imagination maternelle est capable de déranger la forme ou la conformation primitive par suite du trouble qu'elle peut occasioner dans la circulation et la

nutrition ; mais je ne vois rien qui puisse la faire présumer capable d'imprimer la forme d'un objet déterminé, car alors la variété et le changement de forme devroient être aussi multipliés que les objets qui frappent l'imagination, ce qui feroit que l'enfant en naissant mentiroit nécessairement sa race, en présentant l'amalgame de toutes les bigarrures imaginaires de sa mere ; alors plus de raison pour la conservation des espèces et de leurs variétés par la génération ; l'imagination seule plus puissante que tout l'organisme dont cependant elle n'est qu'un attribut partiel et presqu'imperceptible, domineroit toute la nature animée, et pourroit même la replonger dans les horreurs du cahos, en détruisant tous les cadres de l'histoire naturelle par des variétés de formes et d'organisation infinies : enfin, un bon agronome avec un seul échantillon de belle race, pourroit aussi produire, seulement en le montrant exclusivement à une brebis chétive, un troupeau de mérinos.

Il ne faut cependant pas aller aussi loin que Haller qui, malgré son vaste génie, n'a pu ni tout voir, ni tout découvrir. Il étoit réservé à un médecin français, au savant Bichat, de répandre plus de jour sur la Physiologie par la démarcation des deux vies. (1) Haller paroît n'avoir pas assez senti que le cer-

---

(1) Les anciens avoient fait la même distinction que Bichat, comme on peut le voir entr'autres dans Galien, Avicenne, etc. Ce dernier surtout s'explique très-clairement sur la différence de la vie animale et de la vie organique, comme on

veau auquel appartient l'imagination, présidant aux fonctions de la vie animale ou intellective qui nous met en rapport avec les objets extérieurs, ne pouvoit avoir qu'une influence médiate sur la nutrition et sur la formation qui sont du domaine de la vie organique ou végétative. Voilà pourquoi il a demandé l'impossible; c'est-à-dire, une influence directe du cerveau, pour expliquer des effets qu'il ne peut, par une suite des lois naturelles, produire qu'indirectement; et je crois pouvoir affirmer ici par une anticipation bien fondée, parce qu'elle n'est qu'une application des lois positives et invariables de la nature, que si l'on découvre jamais des nerfs qui aillent de la mère au fœtus, ces nerfs appartiendront plus particulièrement à la vie organique, et seront parconséquent toujours impropres à transmettre les illusions imaginaires. Si nous étions

---

peut s'en convaincre par la lecture de sa sixième doctrine *De Virtutibus*, où il désigne la vie animale sous le nom de *Faculté animale*, et la vie organique sous celui de *Faculté naturelle*. Au chapitre *De somno et vigiliis*, il confirme ce qui a déjà été établi précédemment : en parlant de l'influence de la première sur la nutrition, voici ses expressions : *Sed quod in hoc loco dicemus, est quod somnus temperatus virtutem naturalem potentem efficit perficiendi suas operationes; et est animalem virtutem quiescere faciens et in ejus substantia* cerebro) *augmentum præbens.* Bichat n'en a pas moins la gloire d'avoir rendu ces vérités plus claires, et d'y avoir ramené les Médecins modernes qui ne les avoient pas assez senties.

toujours bien conséquens, nous n'aurions plus osé admettre de maladies contagieuses, ni surtout de maladies héréditaires, après avoir fait dépendre la possibilité d'une transmission des désordres souvent permanens qui surviennent accidentellement dans la mère, d'une communication qui n'existe pas dans l'état actuel de nos connoissances. Nous aurions même dû, d'après cette manière de voir, affranchir entièrement les enfans et les petits animaux, non-seulement de la dépendance de leurs mères pour leur propre sûreté, mais aussi pour leurs formes, leurs ressemblances de famille et de races, et pour toute autre variété.

Le point embarrassant est de trouver le procédé qu'emploie la nature pour les ressemblances et les variétés des races, de même que pour les monstruosités. Mais en supposant que l'on ne puisse rien dire de satisfaisant sur ce sujet, l'on ne pourroit cependant nier les faits ni se refuser aux conséquences déduites de leur analogie. L'esprit humain ne peut parvenir à tout expliquer, et s'il n'admettoit que les choses dont l'explication lui est facile, il faudroit commencer par nier la vie que nous ne connoissons que par ses phénomènes, et révoquer en doute notre propre existence dont le principe est encore un mystère pour nous.

En nous tenant en garde contre les extrêmes vers lesquels l'esprit humain se laisse si facilement entraîner, nous concilierons la médecine humorale avec le solidisme, au lieu de nous déclarer exclusivement pour l'un ou pour l'autre. Nous sentirons alors qu'Hip-

pocrate avoit raison de faire concourir à l'œuvre de la génération tout ce qui constitue et compose le corps, comme nous l'apprend ce passage *de genitura* : *Genituram ex toto corpore, et ex solidis et mollibus partibus et ex universo totius corporis humido secerni assevero ; cujus rei istud est argumentum, quod ubi rem veneream exercemus, tantillo emisso imbecilles evadimus.* D'après cette opinion, l'on peut concevoir que les humeurs ou les sucs nourriciers du corps sont, dans leur assimilation, modifiés de manière à donner des tissus et des formes homogènes, semblables à ceux des organes dont ils ont éprouvé l'action vitale ; et, comme le pensent la plupart des naturalistes, que le germe contient déjà en miniature, ou au moins *in potentia*, les parties essentielles de l'individu qui doit en éclore. Le sang où se trouvent les élémens de toutes les humeurs, arrivant dans le cordon ombilical avec l'assimilation ou l'homogénéité convenable pour reproduire et figurer tous les organes de la mère, éprouve en passant dans l'embryon une nouvelle modification, parce-que les particules qui en sont extraites, toujours proportionnées au volume et à la force du fruit, obéissent à l'impulsion vitale des premiers linéamens qui ont une forme empruntée du père, puisqu'ils n'ont pu exister sans sa participation. C'est ainsi que doivent s'expliquer les ressemblances qui ne représentent exactement ni l'un ni l'autre des parens, mais seulement quelque chose de chacun, parce que les humeurs fournies par la mère ont reçu de ses organes une élaboration propre à les faire servir à la reproduction de parties similaires aux

siennes, et que celles fournies par le père ont également été modifiées pour une destination analogue. L'acte de la génération, en rassemblant les élémens d'une nouvelle existence individuelle, y porte un foyer de vie qui doit régir et dominer jusqu'à la mort tous les matériaux qui viendront l'alimenter, et c'est là le principal attribut de la vie, celui qui soustrait les corps aux lois générales de l'affinité et de la dissolution physique ou chimique. L'on ne pourroit nier la justesse de cette explication sans être en contradiction avec les principes fondamentaux et différentiels de la physiologie, de la physique et de la chimie, ainsi qu'avec toutes les analogies du règne animal et du règne végétal. Pour ne pas multiplier inutilement les autorités, je me bornerai à celle de Cardan, qui est basée sur un fait assez curieux dans sa famille, dont Baricellus fait aussi mention, page 82 de son livre intitulé *Hortulus genialis*. Voici ses expressions. « Filii omnes aliquid patrium aut avitum ad unguem retinere solent, verrucam scilicet, vel cicatricem, vel effigiem, vel mores aut manuum lineas. In domo nostra omnes a parentibus verrucam in brachio habemus, et Marcellus filius meus ex me consimiliter. Proveniunt hæc a seminum miscela spirituumque utriusque parentis seminalium avorumque effusione. Propterea succedit (si semina in filiorum generatione bene miscentur atque in minimas partes junguntur) ut fœtus robusti evadant. Hac enim ratione spurii robustiores existunt, quoniam ob amoris vehementiam, utriusque semina multum beneque commiscentur ».

Dans le règne végétal, la semence s'assimile les sucs

qui la pénètrent par un principe vital qui les identifie, et que l'on peut appeler avec Blumenbach *nisus formativus* ou *spontanéité végétative ;* et c'est de cette assimilation, basée sur l'homogénéité et l'arrangement primitif des molécules et des linéamens du germe, que naît un individu de la même espèce, sauf les modifications inhérentes à des circonstances dont il sera parlé plus loin. C'est cette même force d'assimilation, caractère essentiel de tous les corps vivans, qui change dans la greffe la première qualité des sucs nourriciers du tronc de l'arbre, pour produire des fruits de diverses sortes. Voilà, je pense, l'explication la plus plausible, et Hippocrate en a l'initiative, comme le prouve le passage suivant qu'on peut lire sous le titre *De natura pueri* : *Caro dum increscit, a spiritu discernitur, in eaque simile quodque ad id sibi simile fertur, densum ad densum, rarum ad rarum, humidum ad humidum, fertur unum quodque in proprium locum, ad id cum quo cognationem habet et ex quo etiam ortum est.*

Si les frères, les sœurs et surtout les jumeaux, ont souvent entr'eux une ressemblance plus parfaite qu'avec leurs parens, c'est qu'il y a pour le premier cas deux principes de ressemblance, l'un de la part du père et l'autre de la part de la mère, au lieu qu'ils ne se rapprochent de leurs parens que par un seul principe, comme l'explique très-bien Zacchias d'après les auteurs anciens, page 526 du premier livre de ses *Questiones medico-légales*, par ce passage : *At filius cum Patre convenit quidem ex una tantum parte, cum fratre autem ex pluribus, quia fratres ex iisdem prorsus seminibus*

orti, in eodem sanguine nutriti, iisdem locis concepti ac foti sunt, quod non ita evenit de parentibus. Une chose propre à donner encore plus de poids à cette explication, c'est la ressemblance extrême qu'ont souvent les enfans jumeaux entr'eux, ressemblance rarement aussi prononcée entre les autres enfans de la même lignée.

Quant à ce qui concerne la ressemblance du sexe, Hippocrate la dérive avec beaucoup de vraisemblance de la prédominance des principes fournis par l'un des deux parens, ce qui explique pourquoi les vieillards engendrent plutôt des filles que des garçons. Galien fait dépendre le sexe masculin du tempérament sec et chaud dont il fait le partage de l'homme, et le sexe féminin, du tempérament humide et froid qu'il dit être celui de la femme, ensorte que son opinion, qui est aussi celle d'Aristote, d'Avicenne, de Zacchias, etc., reste conforme à celle du père de la médecine, laquelle a l'avantage d'être plus simple et plus vraie que toutes les autres, parce qu'elle ne porte sur aucune hypothèse relativement aux tempéramens. Quant aux ressemblances qui se trouvent entre les ayeux et les petits fils, elles s'expliquent par cet axiome des philosophes : *Quæ sunt eadem uni tertio, sunt eadem inter se.* Pour qu'un enfant ressemble à son ayeul, il lui suffit d'avoir quelque chose de l'image de son père, qui doit ressembler à l'un des deux par filiation et à l'autre par progéniture. Il peut même y avoir des dispositions dans la constitution de la mère, qui conspirent avec d'autres circons-

tances à établir une plus grande similitude entre l'ayeul et le petit fils, qu'entre le père et le fils. C'est ainsi que le climat, le gouvernement, les mœurs, les maladies et le régime propres aux habitans d'une même contrée, concourent avec les alliances matrimoniales à leur donner dans les traits et dans le caractère une ressemblance qui constitue l'affinité et la différence des races, comme je l'ai fait voir dans le 37e. chapitre de ma physiologie intellectuelle. Hippocrate lui-même, dans son livre de *aere*, *locis et aquis*, dérive les mêmes effets des mêmes causes. Galien, Ambroise Paré, Zacchias et tous les auteurs modernes qui ont traité le même sujet, ont été du même avis, lorsque les préjugés n'ont point offusqué leur raison.

Pour les dissemblances; il n'est pas déraisonnable de croire, lorsqu'elles ne viennent pas d'infidélité, que c'est au trouble des fonctions des organes de la nutrition, d'abord dans la mère, et successivement dans le fruit, qu'il faut principalement les rapporter. En voyant dans le règne végétal des semences prises originellement d'une même tige, produire, selon la différence des terres qui les reçoivent, des plantes à la vérité de la même espèce, mais avec des variétés de forme et de grandeur très-multipliées, il ne répugne pas de croire que, si la différence des sucs nourriciers suffit dans un règne pour établir ces variétés, par la raison que l'action vitale est graduée selon la diversité des matériaux sur lesquels elle s'exerce, la même influence doit se faire sentir de même quant aux formes dans le règne voisin, où la moitié de la vie est également végétative. Ce qui prouve que cette analogie

n'est point trompeuse, c'est ce que nous observons dans les caractères des divers peuples qui ont entr'eux des différences marquées, selon qu'ils sont carnaciers, ichtiophages ou frugivores, ces derniers étant toujours les plus doux et les plus foibles. On peut même, sans recourir à l'histoire des peuples, dissiper tous ces doutes, s'il en restoit à cet égard, par la considération des mutations qui arrivent dans les formes des mêmes individus, selon les alimens, l'âge et les conditions de la vie où ils se trouvent. Voilà pourquoi nous méconnoissons les jolis enfans que le carreau a changés en petits vieillards, dès que des alimens farineux et indigestes ont succédé au lait d'une bonne nourrice, et que nous cherchons en vain les traits symétriques et la fraîcheur des belles femmes, quand les révolutions du tems ont fait succéder à la molesse, à l'aisance et à la santé les rudes travaux de l'indigence, les privations de la misère, et les angoisses de la douleur. C'est ainsi que le feu s'assimile aussi les matériaux qui l'alimentent, mais non sans éprouver une modification d'intensité, de couleur et de forme dépendante de la nature et de la quantité des combustibles; et l'on a eu raison de comparer la vie à un flambeau qui brille, pâlit ou s'éteint, selon que l'activité de la flamme est entretenue ou contrariée. Toutes les forces vitales se réduisent donc, pour la vie nutritive, à la force d'assimilation, force toujours croissante ou mourante, et dont l'activité se trouve soutenue, exaltée, rallentie ou détruite, selon la diversité des objets que les occurrences entraînent dans sa sphère, image réelle de la

force ou de l'activité du feu toujours subordonnée à la nature des corps portés dans son foyer. Ainsi des sucs nourriciers extraits de bons alimens, parfaitement élaborés par des organes sains, en vigueur, et distribués par une circulation régulière et égale, donneront infailliblement des formes plus fines, plus symétriques, plus parfaites, et obéiront plus facilement à l'action des linéamens organiques du fruit, qu'ils ne le feroient, s'ils étoient plus grossiers, imprégnés du virus de quelque maladie, ou distribués par une circulation tumultueuse, désordonnée et discordante. Les mêmes causes qui font varier les formes, suffisent aussi pour établir une grande variété de couleurs, comme je crois l'avoir prouvé en parlant de la diversité des races et des nations, dans ma physiologie intellectuelle au chapitre déjà cité. En effet, quoique les hommes et les autres animaux aient une couleur plus blanche vers le nord et plus rembrunie vers le midi, nous ne pouvons néanmoins adopter l'influence des climats sans égard pour l'état de santé et le régime; car l'exemple des albinos de nos contrées, celui des négres blancs et tigrés; la jaunisse, la pâleur et le changement de couleur quelquefois subordonnés au changement de nourriture, comme dans les alouettes et les moineaux qui prennent une couleur plus rembrunie en mangeant du chenevis; la saveur différente du lait et de la chair des animaux selon la différence de leur nourriture; la couleur rouge des os de ceux qui mangent de la gareuce; tout cela et plusieurs autres observations qu'il seroit trop long de rapporter ici, nous font voir que c'est des modifications réciproque-

ment imprimées aux parties humorales et aux parties solides du corps par une disposition préétablie, par les alimens, par le genre de vie, par les maladies et par le climat, qu'il faut dériver toutes les variétés de formes et de couleurs, ainsi qu'une infinité d'autres phénomènes. C'est même sur le sentiment de cette vérité, que les anciens et les modernes ont fondé la doctrine des tempéramens, doctrine à laquelle il n'a manqué que d'être moins exclusive et plus restreinte, pour arriver à des vérités plus utiles et à des résultats plus nombreux.

Si M. Bodard à qui nous devons la communication d'un phénomène assez rare, avoit eu occasion d'étudier toutes les circonstance qui ont accompagné la grossesse de Mme. Poisson, et qu'il ne se fût pas seulement borné à savoir si l'on attribuoit la palatine fauve et velue de son enfant à l'influence de l'imagination, peut-être auroit-il trouvé dans ces circonstances, surtout dans le régime, quelque indication propre à jeter du jour sur cette variété. Mais en supposant nulle l'influence de toutes les causes externes, il faudroit alors rapporter cette variété à une prédisposition préétablie dans l'œuf fécondé, parce que les ovaires en présentent de plusieurs couleurs et de plusieurs formes, outre qu'on y trouve souvent des productions de poils, même de plus d'une couleur dans un seul et même ovaire, comme nous nous en sommes encore convaincus sur la fin de juin 1806, MM. Dazile, Lebreton, Duhamel, Lemercier, Botson et moi, par l'autopsie, chez une femme du faubourg Poissonnière, morte d'une hydro-

pisie des ovaires, sans qu'il y eût d'ailleurs aucun indice de grossesse préalable. Feu le professeur Saxtorph a fait une observation analogue, consignée dans la collection des œuvres de la société de médecine de Copenhague., deuxième volume de 1799, page 256, sous ce titre : *De morbo et morte a tumore ovarii pilosi pendente.* L'observation de pareils phénomènes date de loin ; car Hippocrate dans son sixième livre des épidémies, raconte la métamorphose d'une femme nommée Phœtusa, chez qui la suppression des menstrues fit naître du poil, de la barbe et une voix forte comme chez un homme, quoiqu'elle eût eu des enfans dans sa jeunesse.

C'est par les mêmes raisons qu'il faut expliquer la leucœthiopie des lapins et des paons, qu'Ambroise Paré attribuoit faussement à des illusions imaginaires. En renfermant les animaux dans un lieu quelconque, on altère les conditions de leur santé, particulièrement par la privation du mouvement, et voilà pourquoi la chair des lapins sauvages, des lapins de garennes et des lapins encore plus étroitement renfermés, est si différente au goût. Lorsqu'ils sont privés de l'exercice convenable pour débarrasser l'économie par la transpiration, leurs tissus se gonflent et se ramollissent, il y a bientôt stagnation dans les humeurs; la leucophlegmatie arrive, comme chez les hommes d'un genre de vie sédentaire et oisive dans des lieux bas et humides ; delà naissent des petits aussi pâles et blancs qu'ils sont foibles. C'est ainsi que se développe et se transmet par hérédité la leucœthiopie, ou l'*alphus* des grecs et le *vitiligo* des latins. On en retrouve les premières nuances dans la leuco-

phlegmatic, et des analogies dans la jaunisse, la chlorose, la couleur blanche ou blonde des albinos et des habitans du nord, dont la transpiration est aussi contrariée par l'humidité, par le froid, etc. Les grands ateliers et les villes en présentent aussi une nuance qui contraste avec la couleur rembrünie des paysans, accoutumés à des exercices pénibles en plein air et aux ardeurs du soleil. Blumenbach a prouvé dans son livre *de generis humani varietate nativa*, dont le D. Chardel nous a donné la traduction, que non-seulement les lapins et les paons, mais presque tous les animaux sont sujets à des changemens accidentels de couleur, lesquels deviennent héréditaires dans plusieurs espèces.

C'est en suivant le même fil que nous arriverons à l'explication des difformités. Nous savons que l'atrophie et l'inflammation chez les adultes peuvent résulter du mauvais régime et du trouble de la circulation; car une irritation, une course ou un exercice forcé, en accumulant le sang au foie, aux poumons ou sur un membre, y produisent une atonie ou une inflammation, d'où peut provenir la perte totale ou partielle de ces organes; un mauvais régime devient souvent la source d'une maladie ou d'une acrimonie dont la nature cherche à se débasrasser par quelque dépôt, capable aussi d'entraîner la perte de la partie où il se jette. M. Bry offre dans son mémoire déjà cité un exemple très-favorable à cet aperçu; car il observe que Mme. Launier combattit une éruption de boutons et de rougeurs qu'elle avoit au visage, par l'application d'un vésicatoire au bras, moyen qui ne fut pas suffisant pour

en détruire la cause, puisqu'elle le porta jusqu'à la fin de sa grossesse. Ne peut-on pas supposer ici avec quelque vraisemblance, que l'acrimonie qui, comme cause, entretenoit cette éruption, agissant avec plus de violence sur le fœtus qui étoit plus foible pour y résister, et d'ailleurs moins protégé contre ses effets que sa mère, munie d'un vésicatoire, aura produit sur son foible bras une irritation locale, puis une inflammation générale de sa partie inférieure, avec une modification ou un dépôt critique qui en aura facilement entraîné la perte entière, vu sa petitesse aux premières époques de la grossesse? Rien au moins ne répugne à cette supposition, puisqu'au contraire l'auteur nous assure de la parfaite identité du bras difforme avec le reste d'un membre amputé qui, comme on sait, ne se guérit que par suppuration. On pourroit admettre une même cause pour la difformité du remouleur Roquelaure et autres semblables, et je pense que ce seroit avec beaucoup plus de vraisemblance que toutes les figurations attribuées à des fantômes imaginaires, lesquelles sont dans une contradiction manifeste avec la raison, l'analogie et l'expérience, puisque les mères d'enfans difformes ou monstrueux ne les ont jamais devinées avant la naissance, et qu'au contraire leurs illusions se trouvent toujours démenties par les faits. Parmi les causes de pareils phénomènes, on peut surtout ranger les spasmes, les inflammations, la carie, les ulcères, la gangrène, la lèpre, le virus écrouelleux, particulièrement la variété de la syphilis connue en Canada sous le nom de *mal anglais* ou de *maladie des éboulemens*. C'est en parlant de cette dernière affection

que le Docteur Swédiaur dit, page 376 du deuxième vol. de son Traité des maladies vénériennes : « Chez quelques personnes elle se termine par une gangrène mortelle qui attaque les orteils. Le Docteur Bowman, qui a fait connoître cette maladie, en a vu des exemples. Un jeune homme perdit aussi les deux pieds; un autre perdit une jambe qui se détacha à l'articulation du genou. Tous deux cependant conservèrent la vie ». Pourquoi ce qui a lieu chez les enfans après leur naissance, ne pourroit-il pas aussi s'opérer avant ? La lèpre du nord dont j'ai donné une description dans le Recueil Périodique de la Société de Médecine de Paris, cahier de février 1806, produit les mêmes effets, en détachant des membres entiers du tronc sans causer la mort. Il est trop connu que la suppuration, la gangrène, etc., produisent aussi de semblables destructions pour qu'il soit besoin de le prouver ici. Puisque de pareils accidens peuvent s'opérer par une grande multiplicité de causes, aussi bien dans le sein de la mère que sous nos yeux, il n'est pas difficile de concevoir que le membre détaché ou suppuré d'un embryon ou d'un fœtus, égalant à peine un gros fil, le tuyau d'une plume ou le doigt d'un adulte, ne peut se trouver intact lors de l'accouchement, mais qu'il doit avoir été résorbé ou dissous dans les eaux de l'amnios ; et que s'il en restoit des débris encore reconnoissables, ils ne pourroient guère être retrouvés dans les vidanges d'une nouvelle accouchée. C'est ainsi que des causes analogues aux précédentes, ou une circulation mal répartie et mal conditionnée, pouvoient également avoir détruit ou n'avoir pas suffi à former les doigts et les orteils qui man-

quoient à l'enfant de Mme. Naudon. Cela est d'autant plus probable, que les deux mains et les deux pieds n'étoient pas également difformes, mais présentoient plus ou moins visiblement des restes ou appendices des parties désirées ; d'ailleurs la mère avoit été encore moins bien portante durant cette dernière grossesse que durant les autres.

Galien, dans son livre des Définitions, indique une autre cause de difformité par défaut de quelque partie ; il suppose qu'une mauvaise position peut, au moment de la conception, occasioner la perte de quelques-uns des principes fournis par l'homme ; et cette opinion qui remonte probablement très-haut dans l'antiquité, explique le sens de la fin du paragraphe de *Porta*, cité précédemment, sur le sentiment d'Empédocle dont voici les expressions : *Prœterea inordinati coitus, neve in latera sursùmque fiant ; plerisque enim hoc in causâ fuit, ut diversa orirentur monstra.* Sans rien ôter à cette opinion de ce qu'elle peut avoir de fondé, je crois qu'il n'est pas déraisonnable non plus d'admettre que, même à une époque plus avancée, un spasme violent, de cause morale ou de cause physique, peut être suivi de la séparation ou de la perte de quelques parties déjà ébauchées qui ne seroient plus reproduites par la nature ; on en conçoit surtout la possibilité, quand on réfléchit que la main de l'accoucheur le plus robuste se trouve quelquefois engourdie et comme paralysée, en ne restant que très-peu de tems exposée au resserrement spasmodique de la matrice.

Ceux qui admettent l'influence de l'imagination dans le sens vulgaire, le seul dans lequel on ne puisse l'admettre, puisqu'on y suppose le transport des idées de la mère sur son fruit avec le pouvoir de s'y fixer, en altérant les formes déjà empreintes, malgré la résistance et le concours simultané de tous les organes pour les maintenir intactes, trouveront peut-être ces explications trop naturelles et trop simples pour des phénomènes qu'ils sont accoutumés à regarder comme merveilleux. La meilleure raison que l'on puisse opposer à leur opinion, c'est d'observer que les gens raisonnent de la manière suivante. Parmi les milliers de figures qui, durant la grossesse, se peignent dans l'imagination maternelle, aucune ne se trouve empreinte sur le fruit qui est toujours semblable à ses parens et fidele à son espèce; et si par un événement très-rare, il ment la forme de ses parens par quelque trait frappant, jamais femme n'a pu, avant l'accouchement, indiquer ce trait qu'a dû transmettre son imagination, tandis qu'au contraire il y a des milliers d'exemples que les mères à préjugés se sont attendues à des effets de leur imagination qui n'ont pas eu lieu; donc, puisque rien n'a encore prouvé ces effets présumés de l'imagination, que tout en prouve au contraire le non-sens et la nullité, il est probable ou certain que l'imagination maternelle agit sur le fruit comme cause des difformités et des monstruosités que l'on voit quelquefois; c'est-à-dire, en d'autres termes plus courts; en admettant que les idées reçues dans l'imagination maternelle impriment leurs prétendues formes ou figures

au fruit, ce dernier, vrai caméléon, devroit toujours mentir sa race et son espèce, à cause de la variété innombrable des idées et des objets qui frappent l'imagination d'une femme enceinte ; or cela n'est point ; donc l'imagination transporte l'empreinte des figures qui s'y peignent, sur le fruit où l'on n'en voit jamais aucune trace réelle ni exacte. — Voilà comme ont toujours raisonné les défenseurs du pouvoir magique de l'imagination, ou plutôt comme ils ont toujours heurté la raison et manqué de raisonnement, en mettant leurs préjugés en contradiction avec les faits et l'expérience. L'on suppose d'ailleurs gratuitement que les objets tracent dans le cerveau des figures ou des empreintes de leur forme en quelque sorte semblables à celles que les enfans s'amusent à faire dans la neige, tandis qu'au vrai, nos idées ne sont que des rapports d'excitement entre notre individu et les objets, sans que la forme de l'un change plus que celle des autres ; et ces rapports dépendent tellement de notre habitude actuelle et de la position des objets extérieurs, que tout est jaune pour ceux qui ont la jaunisse (ce qui prouveroit que c'est plutôt quelque chose de nous-mêmes que nous transportons dans les objets), que tout est riant ou sombre selon l'âge et l'état de santé, que de loin une tour quarrée nous paroît ronde, que dans l'eau un bâton droit nous paroît courbe ou rompu, qu'à la chandelle le brun, le vert, le bleu et le noir paroissent être une seule et même couleur, que de nuit un bois mucide et verdâtre paroît blanc et luisant comme certains insectes, etc. On seroit aussi fondé à soutenir que les objets impriment leur figure dans la glace

qui les réfléchit, ou que nos sens changent les choses en les appercevant, qu'on l'est à croire que celles-ci dessinent leur forme dans notre cerveau; et il ne me paroîtroit pas plus absurde qu'un ictérique crût changer toutes les couleurs en jaune par son simple regard, ou qu'un homme prétendît donner une forme ronde à une tour quarrée, en la voyant de loin, qu'il ne me le paroît de croire que les objets dont nous avons l'idée, impriment leur figure sur notre individu ou sur quelqu'une de ses parties : au moins si cela étoit, ne verroit-on pas tant de diversité dans les idées et les opinions des hommes, parce que les mêmes objets présentant alors toujours la même forme chez tous les individus comme dans tous les amas de neige ou les morceaux de cire, il y auroit nécessairement aussi toujours conformité d'idées, de sentimens, de jugemens et d'opinions, à moins que l'on ne suppose que les objets de nos perceptions n'ont point de forme constante, mais qu'ils ont la faculté d'en changer pour chaque individu et à tout instant. C'est donc sur des préjugés contraires aux faits et à l'expérience, sur de faux raisonnemens et sur de fausses suppositions, que porte le chimérique échaffaudage des defenseurs du pouvoir de l'imagination maternelle sur le fruit.

Après avoir fait voir la futilité de cette opinion, je ne chercherai point, par une discussion oiseuse, à rendre raison des faits dénaturés par les préjugés ou par l'ignorance de ceux qui les rapportent, comme a fait le Père Malbranche, en voulant expliquer pourquoi une femme ayant vu rouer un criminel, nait au monde un enfant

dont les membres paroissoient rompus, sans avoir même constaté l'authenticité de ce fait. Quand on sait que la préoccupation a souvent empêché des hommes de l'art, d'ailleurs instruits, de faire attention à des causes naturelles et pour ainsi dire manifestes de difformité, pour s'attacher exclusivement au merveilleux de l'imagination, comme M. Bry vient encore tout récemment d'en donner un exemple dans le mémoire précédemment cité, comment supposer que des gens beaucoup moins propres à bien voir, puissent rapporter fidèlement toutes les circonstances d'un phénomène qu'ils seroient presque fâchés d'entendre expliquer raisonnablement et d'après les causes ordinaires ? Le grand nombre d'enfans qui naissent, velus ou avec des gonflemens et des ramollissemens dans les os, avec le pedarthrocace, le rachitisme, le spina-ventosa, des tophus vénériens etc., doit rendre très-possible la coïncidence de la grossesse dun pareil enfant soit avec la vue du portrait d'un St.-Jean couvert de peau, soit avec celle d'un supplice autrefois assez commun; et ces caractères que l'on rencontre dans toutes les conditions de la vie, avant et après la naissance, indépendamment du spectacle d'aucun portrait et d'aucun supplice avec lesquels ils concourent seulement, ont fait dire aux esprits légers et tranchans, qu'ils étoient produits par un événement pris au hasard parmi les choses qui avoient précédé : *Post hoc; ergo propter hoc.* Je ne sais d'ailleurs par quel hasard ou par quel caprice, l'imagination, après la vue d'une peau de mouton couvrant les épaules d'un St.-Jean en peinture, auroit pu faire engendrer un enfant velu, sans

qu'un troupeau de moutons en nature ou d'autres animaux poileux, en lui donnant encore plus d'énergie, n'eût fait à la longue dégénérer les enfans des bergers et des bergères en une race particulière d'hommes lanugineux et bêlans ; ce qui devoit être immanquable, si son pouvoir est si merveilleux. Le plaisir d'amuser ses semblables et de fixer leur attention par quelque chose d'extraordinaire et de surprenant, a souvent dû faire trouver parmi les objets qui se sont présentés à l'esprit d'une femme durant sa grossesse, une ressemblance quelconque, réelle ou fictive, avec la particularité dont on vouloit rendre raison ; et ce qui prouve que cela se passe ainsi, c'est que les mères à imagination sont toujours en défaut avant l'accouchement, leurs enfans n'ayant rien, comme l'ont mille fois observé les accoucheurs et les sages-femmes, qui ait de la conformité avec leurs envies, leurs craintes et leurs prédictions.

Un enfant viendra au monde acéphale ou avec un crâne peu développé à sa partie supérieure ; si la mère s'est regardée dans une glace composée de deux pièces où sa figure ait paru divisée par la ligne de séparation, la sotte prévention ne manquera pas de trouver dans l'effet d'une telle glace sur l'imagination, la cause non équivoque de cette difformité ; ce sera la même chose si la glace ou le miroir s'est trouvé placé trop bas, et que la mère y ait quelquefois vu sa face, sans y voir son front, etc. En faisant de pareils rapprochemens et en trouvant ainsi des ressemblances où il n'y en a aucune, les gens préoccupés ne devroient jamais man-

quer de moyens pour expliquer tous les phénomènes par le travail de l'imagination, pour peu que la mémoire des femmes, moins souvent en défaut sur les sensations et les envies qu'on leur prête, voulût les seconder; surtout si, ne considérant jamais qu'un seul fait à-la-fois, l'on ne savoit pas que parmi les enfans des hordes errantes, ainsi que parmi les petits des animaux domestiques et sauvages, qui ne font pas un usage fréquent des miroirs et des glaces, il se rencontre aussi des acéphales et des têtes applaties par leur sommet.

Ce qui nourrit principalement les préjugés à l'égard de l'imagination, c'est qu'on ne fait guère observer les particularités de forme ou de couleur, qu'autant qu'on y voit ou qu'on croit y voir une ressemblance avec quelqu'un des objets dont les mères se rappellent avoir eu l'idée durant leur grossesse, tandis qu'on ne prend jamais note des cas mille fois plus nombreux où elles ont eu l'imagination frappée, sans qu'il en soit résulté la moindre marque sur leurs enfans. L'on voit beaucoup d'anomalies sur des enfans dont les mères ne se souviennent d'aucune envie; l'on n'en voit point sur d'autres enfans dont les mères disent avoir eu telle ou telle envie; et au lieu d'en conclure ce qui en résulte évidemment, savoir que les envies ne peuvent par conséquent être cause des effets qui ont lieu sans elles et n'ont pas lieu avec elles, on en a conclu le contraire, malgré que l'on connoisse d'ailleurs une grande variété de marques et de figures produites aussi dans les plantes et dans les pierres, telles que les agathes, les dendrites, etc., où l'imagi-

nation ne peut entrer pour rien. Ce n'est qu'à une variété accidentelle dans la distribution des sucs nourriciers, qui peuvent recevoir leur impulsion du concours de plusieurs causes inconnues qu'on désigne collectivement sous le nom de *hazard*, qu'il faut rapporter tous les jeux de la nature dans les produits de ses trois règnes.

L'on a dit, avec raison, que l'imagination d'une femme n'avoit pas plus de rapport et de connexion avec son fruit, que n'en peut avoir celle d'une poule avec les œufs qu'elle couve, et que si le hasard vouloit que cette dernière vît tordre le cou à un coq, durant l'incubation, et que par coïncidence, il sortît ensuite de sa couvée un petit qui eût le cou moins droit que les autres, l'on seroit aussi fondé à attribuer ce phénomène à son imagination, qu'on l'est pour les miracles que l'on prête à celle de la femme. Ce sont les préjugés qui empêchent de concevoir que tout ce qui irrite, accélère, ralentit ou trouble la circulation du sang chez la femme, de même que tout ce qui augmente, diminue ou dérange, d'une manière quelconque, la chaleur naturelle de la poule, ont des résultats bien plus réels et plus puissans pour leur progéniture, que n'en peuvent avoir des idées dont les objets ne sont nullement configurés dans l'esprit par les linéamens qui les dessinent dans la nature, mais seulement par des rapports divers, tant dans la condition de notre individu, que dans celle des rayons lumineux que

ces objets réfléchissent, comme cela a dejà été prouvé par l'exemple des ictériques qui voient tout en jaune, d'une tour quarrée, qui, vue de loin, paroît ronde, etc.; et comme on peut aussi s'en convaincre par les effets du prisme de Newton, de même que par les illusions qui viennent des maladies des yeux; ou par celles que le plus ou le moins d'éloignement et de lumière font naître à l'égard des astres, des tableaux, des figures et des décorations théâtrales. Mais, en supposant même que nos idées soient, comme l'ombre des corps ou le reflet des glaces, une configuration quelconque des objets, il seroit toujours de la dernière absurdité de prétendre que les premières, simples attributs accidentels de l'esprit, et par conséquent sans force ni consistance individuelle, pussent tracer des empreintes matérielles, que ne tracent pas même sur les surfaces qui les reçoivent, ni le reflet des glaces, ni l'ombre des corps qui, étant des attributs de la matière, doivent cependant avoir plus de proximité et de conformité avec ces surfaces.

Si des mères blanches ont donné le jour à des enfans noirs, et des négresses à des enfans blancs, il est plus que probable, quand cela ne venoit pas de causes morbifiques, que cette anomalie étoit moins due à l'influence imaginaire d'un portrait, qu'à l'œuvre physique de l'original, comme dans l'exemple rapporté par Buffon, de la femme d'un colon de l'Amérique, laquelle étant accouchée de deux enfans

dont l'un se trouva blanc et l'autre presque noir, fit enfin l'aveu de la foiblesse qu'elle avoit eue avec un de ses nègres, qui étoit entré dans sa chambre au moment où son mari venoit d'en sortir. C'est là la seule explication conforme à l'expérience de tous les tems et de tous les lieux, la seule dont tous les phénomènes de la nature s'accordent à prouver la justesse, et par cela même, la seule avouée par la raison, et celle que, malgré toutes les objections et les *mais* de la prévention, j'adopterois pour rendre raison de l'enfant noir dont on prétend qu'Hippocrate fit absoudre la mère, à la faveur du portrait d'un Ethiopien suspendu au pied ds son lit. Quant aux enfans blancs, engendrés par des nègres, l'on n'y trouve plus rien de merveilleux depuis que la maladie qui les décolore et que nous désignons sous le nom de *Leucæthiopie*, nous est mieux connue. Comment oser encore donner de l'importance aux phénomênes extraordinaires attribués au travail de l'imagination, par des hommes légers et prévenus, la plûpart sans aucune connoissance des maladies qui peuvent faire changer les enfans de forme et de couleur, quand on sait que le savant et profond *Linné* s'en est lui-même laissé imposer sur les Albinos ou nègres blancs, qu'il a caractérisés, dans les premières éditions de son *Système de la Nature*, comme une nouvelle espèce d'hommes?

Enfin l'envie, pour ne pas dire le besoin, de nourrir les loisirs des gens désœuvrés, et de satisfaire à l'avide crédulité des personnes frivoles, ne fit-elle pas de tout tems controuver des faits merveilleux, ou prêter leur coloris séduisant à des faits très-ordinaires, surtout lorsque cela se trouvoit d'accord avec des intérêts accessoires? C'est ainsi que s'étoit accréditée, quelque tems avant la révolution, la fable de la naissance d'un petit ange dans une commune voisine de Paris, dont l'authenticité corroborée du témoignage du maire et du curé, fût devenue en quelque sorte indubitable, si des médecins de la Faculté de Paris, nommés pour constater la vérité, n'avoient reconnu que c'étoit tout simplement un enfant étique, dont les omoplates, devenues saillantes par l'extrême maigreur, figuroient les prétendues aîles naissantes. Il en est de même pour la vérité du fait suivant qu'on a lu tout récemment dans plusieurs journaux, entr'autres dans la Gazette de Santé, du mois d'avril dernier.

« Les défenseurs de l'opinion que la perception des objets se communique de la mère au fœtus, et que l'imagination vivement ébranlée de la première, en déposant l'impression chez le second, cause ce qu'on nomme vulgairement *envies*, n'ont pas manqué de citer l'antique fait des brebis de Jacob. Un fait récent vient à l'appui de cette théorie. Il existe chez Michalon, coëffeur près l'Opéra, artiste très-dis-

gué, et ce titre parodié aujourd'hui, convient à un homme qui a exécuté en cheveux plusieurs bustes de grandeur naturelle et parfaitement ressemblans ; il existe une chatte qui, pendant tout le tems de sa gestation, a été extrêmement occupée d'un de ces lapins de plâtre à tête branlante et accroupi, qu'on voit sur des cheminées. Elle s'amusoit à remuer la tête de cette pagode avec sa patte, et considéroit pendant des heures ce manége. Elle a fait un chat qui a absolument et perpétuellement le même mouvement de tête, et dont la partie postérieure est terminée comme celle d'un lapin, dont il a non-seulement les pattes, la queue, mais l'allure et la manière de s'accroupir : il est d'ailleurs du caractère le plus doux. Voilà un grand argument contre le cartésianisme, ou du moins une nouvelle raison de douter pour les physiologistes de bonne foi ; mais on s'enrégimente souvent sur parole et d'après le collége où l'on a étudié dans telle ou telle secte. Met-on alors (sans même s'en douter), de la bonne foi dans ses opinions, et surtout dans leurs discussions » ?

J'avoue que m'étant transporté chez M. Michalon, et qu'ayant examiné avec toute la bonne foi et l'attention possible, le chat que le Rédacteur de la gazette de santé a dépeint comme un phénomène si extraordinaire, je n'y ai rien vu ni trouvé de particulier, si ce n'est qu'il a la queue coupée ou naturellement courte, une couleur fauve, variée de blanc, surtout à sa partie

postérieure, à peu près comme sa mère, et qu'étant aveugle, il a les yeux blancs et la marche plus incertaine et moins leste que les chats clairvoyans. Le remuement de tête n'avoit pas lieu le jour où je le vis; et d'ailleurs, que prouveroit un mouvement qui, dans le prétendu prototype de plâtre, n'avoit pas lieu de lui-même, sinon une foiblesse dans les muscles et les nerfs, qui rend souvent les vieilles gens sujets à un pareil mouvement de la tête, sans le concours de l'imagination maternelle? Mme. Michalon, qui satisfit à ma curiosité avec toute l'honnêteté et l'amabilité possible, en me racontant incidemment beaucoup d'autres choses curieuses de la même chatte et de ses descendans, me dit que son chat étoit malade, et que c'étoit sûrement à cause de cela qu'il ne vouloit pas remuer la tête. Les lecteurs attentifs auront déjà suspecté, aussi bien que moi, cette merveille physiologique, à la manière dont elle est racontée; car il est difficile de concevoir comment l'*allure* d'un lapin de plâtre *accroupi*, aura pu *ébranler vivement l'imagination* de la chatte qu'on dit avoir eu l'adrese de la transmettre avec tant de précision. Il est assez étonnant aussi que l'imagination d'une bête aussi constante et aussi exclusive dans le choix de ses amusemens et de ses affections, ait manqué la partie antérieure, la seule bien visible, et la forme de la tête qu'elle considéroit pendant des heures, tandis qu'on lui fait si bien dessiner les pattes de derrière, la queue, et en général la partie postérieure dont il

n'est pas dit qu'elle se soit également occupée, et qu'au surplus l'accroupissement devoit un peu soustraire à sa vue. Mais, si je ne pus admirer un chat qui, alors âgé de onze mois, n'auroit pas dû tarder si long-tems à exciter la curiosité, supposé qu'il eût eu quelque chose de bien particulier, j'admirai au moins des ouvrages en cheveux très-artistement travaillés, et entr'autres un buste de S. M. I. et R., de grandeur naturelle et très-ressemblant. C'est peut-être en faveur d'un artiste extraordinaire, que le rédacteur de la Gazette de Santé aura prêté tant de choses merveilleuses à un chat très ordinaire, en supposant que ce qu'il en a dit, ne porte pas tout sur la foi d'autrui, car il n'a sûrement pû se convaincre par lui-même de la majeure partie de ce qu'il raconte, par exemple, de ce qui s'est passé durant tout le tems de la gestation, etc. J'avois aussi demandé à voir le modèle sur lequel l'imagination de la chatte a dû s'exercer; mais on ne l'avoit plus, ou on ne l'a jamais eu. Je concevois à peine, vû la composition ordinaire des lapins de plâtre en une couleur uniforme, que celui qui, nous dit-on, avoit si fortement agi sur l'imagination de la chatte, eût eu une variété de couleur telle que cette dernière et sa copie, à moins qu'il n'eût été de commande; et s'il étoit généralement blanc comme de coutume, il n'y avoit pas de quoi conclure que c'étoit précisément à cause de cette blancheur que le jeune chat étoit un peu plus blanc que sa mère à sa partie

postérieure ; car il n'est pas rare de voir des chats tout blancs comme des lapins, sans que personne s'avise pour cela de faire intervenir les derniers dans l'imagination des chattes qui ont produit les premiers. Mais quand même on m'auroit montré un lapin de plâtre, absolument de la même couleur que le jeune chat, l'eut-on dû faire mouler après coup, et le rendre mi-chat et mi-lapin, pour donner plus de crédit à la fable, en supposant toujours qu'on y eût mis assez d'intérêt en elle-même, et que le principal objet n'eût pas été de faire connoître l'artiste, j'avoue que j'aurois encore craint de prononcer avec trop d'assurance sur la nature d'un fait pris isolément, ou même conjointement avec l'histoire des brebis et des chèvres de Laban, dont Jacob chercha à travailler l'imagination à son profit. En effet, pour obtenir, je ne dirai pas de la certitude, mais seulement de la vraisemblance, il auroit fallu savoir bien positivement que le mode de reproduction ordinaire n'avoit été contrarié que par l'imagination; ce qu'il n'est pas donné à l'homme de savoir, même en mettant les chattes et les brebis hors de toute communication avec des animaux en nature, et sur-tout avec des chats et des béliers de diverses couleurs, parcequ'alors les maladies, les alimens, les circonstances atmosphériques, etc., peuvent encore faire varier les espèces, comme je l'ai prouvé dans le trente-sixième chapitre de ma physiologie intellectuelle. Si la Gazette de Santé se retrouvoit seule, d'ici à un laps de tems

considérable, entre les mains de physiologistes crédules, légers et tranchans, ne se prévaudroient-ils pas en faveur d'un fait raconté avec tant d'assurance, de l'assentiment des journaux et des livres qui l'auroient copié avec confiance, ainsi que du silence de ceux qui n'auroient pas cru devoir relever une fable aussi ridicule! Telles sont au moins les réflexions qui s'appliquent naturellement à d'autres faits analogues qui nous ont été transmis avant ou après l'invention de l'imprimerie, par des personnes ignorantes ou qui n'avoient étudié que dans des écoles où la circonspection et le doute philosophique, seules sauve-gardes de la vérité, ne faisoient point partie des leçons. C'est ainsi que cette fable, semblable à tant d'autres dont on encombre si souvent le domaine des sciences, peut au moins servir à faire juger du degré de crédibilité des merveilles anciennes et modernes, toujours accueillies avec avidité et confiance, quoique transmises ordinairement par des auteurs à préjugés et sans critique.

L'Histoire des troupeaux de Jacob est un fait si imposant pour certains esprits, qu'il me paroît indispensable d'en examiner aussi la validité dans ce mémoire. Voici comment le trentième chapitre de la Bible, traduite par M. Lemaître de Saci, s'explique sur ce qui arriva, lorsque Laban et Jacob furent convenus entr'eux que le premier auroit tout ce qui naîtroit blanc ou noir, c'est-à-dire, d'une seule couleur dans les brebis et les chèvres, et le dernier

tout ce qui naîtroit tacheté ou de plus d'une couleur.

« §. VII. *Dieu bénit Jacob* ».

« 37. Jacob prenant donc des branches vertes de « peuplier, d'amandier et de plane, en ôta une « partie de l'écorce; les endroits d'où l'écorce avoit « été ôtée, parurent blancs, et les autres qu'on « avoit laissés entiers, demeurèrent verts : ainsi ces « branches devinrent de diverses couleurs ».

« 38. Il les mit ensuite dans les canaux qu'on « remplissoit d'eau; afin que lorsque les troupeaux « y viendroient boire, ils eussent ces branches devant « les yeux, et qu'ils conçussent en les regardant. »

« 39. Ainsi il arriva que les brebis étant en cha- « leur, et ayant conçu à la vue des branches, eurent « des agneaux tachetés et de diverses couleurs ».

« 40. Jacob divisa son troupeau, et ayant mis « ces branches dans les canaux devant les yeux des « béliers, ce qui étoit tout blanc ou tout noir, « étoit à Laban, et le reste à Jacob : ainsi les trou- « peaux etoient séparés ».

« 41. Lors donc que les brebis devoient conce- « voir au printemps, Jacob mettoit les branches « dans les canaux devant les yeux des béliers et « des brebis, afin qu'elles conçussent en les re- « gardant ».

« 42. Mais lorsqu'elles devoient concevoir en au-

« tomne, il ne les mettoit point devant elles. « Ainsi ce qui étoit conçu en automne, fut pour « Laban, et ce qui étoit conçu au printemps, fut « pour Jacob ».

« 43. Il devint de cette sorte extrêmement riche ; « et il eut de grands troupeaux, des serviteurs et « des servantes, des chameaux et des ânes ».

Ce paragraphe de la Bible nous apprend qu'après le moyen employé par Jacob, il naquit dans les troupeaux de Laban, des agneaux tachetés et de plus d'une couleur, comme le paragraphe précédent du même livre nous apprend qu'il en naissoit déjà avant l'emploi d'aucun prestige imaginaire. C'est indubitablement parce qu'il en naissoit plus de tachetés que de ceux qui n'avoient qu'une seule couleur, que, quand Laban demanda à Jacob ce qu'il lui donneroit, celui-ci, d'après une conjecture de l'avenir, fondée sur le passé, répondit, §. VI du même chapitre :

« 31. Je ne veux rien, dit Jacob ; mais si vous « faites ce que je vais demander, je continuerai à « mener vos troupeaux et à les garder ».

« 32. Visitez tous vos troupeaux, et mettez à « part, *pour vous présentement*, toutes les brebis « dont la laine est de diverses couleurs ; et *à l'a-* « *venir*, tout ce qui naîtra d'un noir mêlé de blanc, « ou tacheté de couleurs différentes, soit dans les

« brebis ou dans les chèvres, sera ma récompense ».

Nous voyons ici que la Bible réfute elle-même ceux qui lui donnent un sens déraisonnable en faveur de l'imagination, et que le berger Jacob raisonnoit comme bien des modernes, en attribuant à l'effet des branches pelées sur l'imagination des brebis, une variété de couleurs qui avoit eu lieu sans cet expédient, et qui n'eut pas toujours lieu en l'employant; car il resta indubitablement encore quelques bêtes à Laban. Cela me rappelle le raisonnement de quelques dévôts d'une petite ville de la ci-devant Lorraine, qui ayant vu, durant la révolution, crouler une des vingt-deux arcades d'un pont construit sur la Moselle par le duc Léopold, prétendirent que c'étoit à cause qu'on en avoit ôté un Saint-Nicolas de pierre, et non à cause de la vétusté du pont, de la violence du torrent et de la fréquence des débordemens. Ces bonnes gens, pleins de confiance en leur patron, raisonnoient en faveur de leurs idées favorites, comme les partisans du travail de l'imagination; car, chez les uns comme chez les autres, ce qui a lieu après un évènement, a nécessairement lieu à cause de cet évènement (*post hoc, ergo propter hoc*), quand même cela seroit déjà arrivé un grand nombre de fois, avant et sans le concours de cet évènement. Jacob employoit, d'après les préjugés de son tems, un moyen qui, dans aucun cas, ne pouvoit nuire à ses intérêts. C'est ainsi que nous voyons bien des personnes adopter

ou tolérer, même sans beaucoup de foi, l'usage de moyens innocens, tels, par exemple, que des colliers de bouchons de liége, pour faire passer le lait des femmes et des animaux domestiques, bien qu'en y réfléchissant, il leur fût facile de se convaincre que le tems seul produit l'effet désiré, comme chez les animaux sauvages qui ne se servent point de pareils colliers. Dans les campagnes, on voit aussi un grand nombre de fausses reliques, ou d'autres moyens sans aucune efficacité quelconque, jouir, à cause de leur innocuité, d'une grande réputation pour faciliter les accouchemens et guérir les maladies, lorsque la guérison, disent les bonnes femmes qui les emploient, n'est pas contraire à la volonté de Dieu. Ce qui prouve, qu'en général, ce n'est point la vérité que l'on cherche dans l'histoire et dans les évènemens, mais seulement la confirmation de ses préjugés et de ses idées favorites, en ne voyant toujours que ce qui les flatte, c'est que l'on n'a point fait attention que la couleur des agneaux et des chevreaux ne fut point blanche et verte comme la Bible nous dit qu'étoient les branches présentées pour modèle à l'imagination des mères, mais qu'elle fut toujours noire et blanche, parce que les troupeaux étoient composés de bêtes noires et de bêtes blanches ou tachetées de ces deux couleurs; ce qui faisoit qu'elles ne pouvoient s'accoupler ensemble, sans qu'il en résultât un mélange de ces deux mêmes couleurs dans leurs petits, lorsque le hasard ne faisoit pas rencontrer l'un avec l'autre, un bélier et une brebis d'une seule et même cou-

leur. Ainsi les principes établis auparavant sur l'autorité d'Hippocrate et des meilleurs physiologistes, qui ont toujours reconnu que les petits des animaux empruntoient quelque chose de leur père et de leur mère, se trouvent confirmés par ces passages de la Bible que la prévention avoit cru pouvoir citer pour les infirmer. Si Laban eut isolé ses troupeaux en ne laissant ensemble que les bêtes de la même couleur, il est plus que probable qu'il eût eu l'avantage sur Jacob, comme Jacob lui-même auroit trahi ses propres intérêts et fait preuve de maladresse, s'il n'eût préféré tout ce qui étoit conçu au printems, et si, après avoir gardé les troupeaux de Laban pendant quatorze ans, il ne se fût apperçu, dans un tel laps de tems, de quelle couleur étoient, chaque année, les agneaux et les chevreaux les plus nombreux.

A part l'inconséquence dont l'absence d'une couleur verte dans les troupeaux convainc les crédules partisans du travail de l'imagination, ils en commettent une autre de la même force, si, en se prévalant de l'autorité de Jacob, ils n'admettent, comme lui, que l'imagination des boucs et des béliers peut aussi imprimer à leur progéniture des formes déterminées, puisque leur maître en physiologie n'oublia pas de présenter aux béliers comme aux brebis, la variété de couleur qu'il désiroit obtenir dans les agneaux.

J'observerai aux personnes qui n'aimant point les

explications naturelles et raisonnables, veulent des miracles et des merveilles en tout et partout, que les théologiens les plus rigoureux ne prennent point à la la lettre le *Sta sol*, de Josué, et qu'ils conviennent avec les astronomes que le soleil ne s'arrêta point, comme s'il eût eu un mouvement d'Orient en Occident, selon les idées d'alors, etc. D'ailleurs, l'explication que je viens de donner, est celle de Jacob lui-même, aussi bien que celle d'un ange qui lui apparut en songe, comme le prouve le passage suivant du XXXIe. chapitre de la Bible :

« 10. Car le tems où les brebis devoient concevoir, « étant venu, j'ai levé les yeux et j'ai vu en songe « que les mâles qui couvroient les femelles, étoient « marquetés et tachetés de diverses couleurs ».

« 11. Et l'ange de Dieu m'a dit en songe : Jacob. « Me voici, lui ai-je dit ».

« 12. Et il a ajouté : Levez vos yeux, et voyez « que tous les mâles qui couvrent les femelles ; sont « marquetés et tachetés et de couleurs différentes, car « j'ai vu tout ce que Laban vous a fait ».

Voilà donc l'ange de Dieu qui achève de détromper Jacob sur sa prévention en faveur de l'imagination, et qui confirme les principes de physiologie précédemment établis, d'après lesquels les petits des animaux empruntent nécessairement quelque chose de chacun de leurs parens. C'est ainsi que la Bible, en

laissant aux hommes leur langage ordinaire, ne manque cependant pas de les ramener à la vérité.

J'ajouterai pour ceux qui seroient plus difficiles à détromper que Jacob, l'anecdote suivante tirée du deuxième chapitre du livre *de l'Esprit*, par Helvétius.

« On sait le conte d'un Curé et d'une Dame galante. Ils avoient oui dire que la lune étoit habitée; ils le croyoient; et le télescope en main, tous deux tâchoient d'en reconnoître les habitans »: *Si je ne me trompe*, dit d'abord la Dame, *j'apperçois deux ombres; elles s'inclinent l'une vers l'autre; je n'en doute point; ce sont deux amans heureux.... Eh fi donc, madame*, reprend le Curé; *ces deux ombres que vous voyez, sont deux clochers d'une cathédrale* ».

N'est-ce pas aussi une prévention très-évidente qui a fait croire à *Porta* qu'une femme enceinte, fortement occupée de l'image d'un bel enfant, en peinture ou en sculpture, pouvoit en transmettre la forme à son fruit? Sa manière de raisonner me paroît au moins plaisante, lorsqu'après avoir exposé l'opinion d'Empédocle, dans le passage cité, il croit l'appuyer par l'exemple d'une femme qui, d'après son avis, s'étant fortement occupé l'imagination d'un bel enfant de marbre, accoucha d'un poupon *grasset et pâlet* (*obesulum et pallentem*), comme le modèle de mabre. Je voudrois savoir de quoi cette femme pouvoit accoucher, si ce n'est d'un enfant tel que sont à-peu-près tous les nouveaux-nés chez les peuples blancs? J'ai-

merois autant que l'on conseillât aux paysans et aux jardiniers qui vont ensemencer une terre, de présenter à leurs champs et à leurs jardins, de belles figures en peinture ou en sculpture, des plantes qu'ils sèment, et que l'on fît ensuite valoir le produit régulier et accoutumé de cette terre, comme une preuve de l'efficacité du moyen conseillé, et de l'influence favorable de l'imagination des champs et des jardins sur leur produit. Telles sont les bases sur lesquelles porte la croyance des partisans légers et nombreux dont le prétendu pouvoir de l'imagination maternelle forme son escorte imposante. Le discernement d'un seul donne la mesure du discernement de tous : *ab uno disce omnes.*

C'est en discutant et en comparant les faits entre eux, c'est en suivant fidèlement les indications de l'observation judicieuse et de l'analogie, que tout le prestige éblouissant des merveilles imaginaires s'évanouit en une fumée grossière et nauséabonde ; et nous sommes forcés de convenir, qu'avec moins de prévention ou de confiance dans la compétence des autres à bien juger, nous serions plus attentifs et plus heureux pour découvrir et prévenir les vraies causes des difformités naturelles. Rien n'est plus contraire à l'exercice de la médecine, que de partir d'une cause gratuite et supposée, parce qu'en ne voyant par-tout que cette seule cause, l'on se dispense de toute recherche, et l'on s'endort dans une funeste inactivité qui laisse l'humanité en proie à ses souffrances. C'est par la légèreté

et le défaut de discernement, que s'établissent les opinions les plus opposées en médecine ; et c'est par une suite des mêmes défauts nuancés d'un peu de charlatanerie, que des médicamens sans vertu, ou même nuisibles, guérissent immanquablement ou ne guérissent jamais certains maux, selon que ces derniers sont supposés ou réels. C'est ainsi qu'en donnant le nom de phthisie pulmonaire à toute espèce de toux un peu longue, à des affections nerveuses ou rhumatismales qui vont à la poitrine, à des crachemens de sang insignifians ; ou en ne voyant que des maladies vénériennes très-graves, dans les affections les plus légères des parties naturelles, etc., le charlatan devient un guérisseur par excellence, de même que certaines commères parviennent à éclipser la réputation des meilleurs chirurgiens, en traitant et en guérissant, comme hernie, le passage des testicules des enfans mâles dans les bourses, et en prétextant d'autres maux auxquels elles donnent souvent naissance. En admettant toujours les affections morales comme cause de difformité, ou en ne les admettant jamais en aucune manière, l'on peut se trouver aussi éloigné de la vérité, qu'en voyant toujours, comme les médecins routiniers, la dentition et les affections vermineuses dans les maladies des enfans, ou qu'en ne les y voyant jamais. C'est toujours par une insuffisance d'attention et de recherches, que le médecin instruit s'expose, sans le savoir, à traiter aussi des affections qui n'existent pas, et à perdre de vue celles qui existent réellement. Il me suffit de remarquer, en passant, ces inconvéniens, pour que l'on n'accuse pas d'inutilité la discussion épineuse à laquelle je me livre.

La difformité par excès, qui caractérise plus particulièrement les monstres (*monstra*), c'est-à-dire, les individus que l'on montre à la curiosité comme des objets extraordinaires, à cause de quelques parties trop développées, surnuméraires ou discordantes, tient également à des désordres dans la circulation, à des maladies, au régime, au climat, ou à une disposition primitive du germe qui peut-être double ou redondant, comme dans certains œufs ou certains fruits dûs à une nutrition luxurieuse. Il suffit, en quelque sorte, de faire l'énumération de ces causes, dont les effets peuvent s'expliquer par les monstruosités et les excroissances qu'elles produisent encore hors du sein maternel, et jusque dans les plantes elles-mêmes, lorsqu'elles naissent dans des terres trop fertiles. Les anciens ont reconnu que la cause des difformités par excès, résidoit souvent dans la formation primitive du germe ou des premiers linéamens ; car Aristote conseille à ceux qui veulent se procurer le plaisir d'avoir des poulets doubles avec quatre aîles et quatre pattes, de choisir des œufs qui aient un double germe distinct pour les faire couver, en observant qu'il suffit de les regarder au soleil pour les reconnoître, après les avoir pris parmi les plus gros, sur-tout quand ils viennent de poules très-fécondes. Le même auteur dit que les animaux à deux têtes, ou avec d'autres parties surnuméraires, naissent d'un double germe imparfait, et distinct seulement dans quelques-unes de ses parties, tels que les animaux très-salaces et

très-féconds en engendrent souvent ; de même que les terres très-fertiles produisent aussi des exubérances de végétation. Il ajoute que deux germes entièrement séparés l'un de l'autre, produisent deux êtres isolés et parfaits. L'oubli qui a succédé à l'engouement des ouvrages d'Aristote, depuis Descartes, a fait croire que Duverney avoit le premier eu ces idées ; car il est dit dans les mémoires de l'Académie des Sciences, et dans le supplément à l'Encyclopédie, à l'article *Monstre*, que « M. Duverney fut le premier qui conçut cette idée hardie d'un germe monstrueux préexistant » ; et que « M. Winslow, dont l'exactitude et l'habileté sont si connues, adopta son opinion et combattit long-tems M. Lemery, qui soutint long-tems que le fœtus monstrueux ne devenoit tel, que par les accidens qui lui arrivent dans le sein de sa mère ». Empédocle avoit déjà eu les mêmes idées, selon Porta, qui, pag. 164 du second livre *De miraculis rerum naturalium*, s'explique ainsi : *Empedocles autem responsa omnia præoccupando, verum concepisse visus est : ipse enim ob seminis redundantiam aut defectum, aut ob principium motus aut in plura distributionem, aut ob imprægnationem, monstruosa ait animalia gigni.* Le même auteur ajoute immédiatement : *Straton autem ab adjectione, ablatione, transpositione aut sufflatione id evenire tradit.* Ce qui favorise singulièrement l'opinion des germes avec excès de quelques parties, c'est que toutes les excroissances et les exubérances des solides qui se développent avant ou après la naissance, ont d'abord du être précédées d'un luxe

dans la nutrition et dans les parties liquides qu'elle fournit, c'est-à-dire, d'une pléthore partielle ou générale que l'expérience prouve exister non-seulement dans le sang et la lymphe, d'où vient la production des fausses membranes, des squirrhes, etc.; mais aussi dans le sperme, d'où peut provenir également la production de parties surnuméraires dans la fécondation, comme il s'en forme aussi dans les végétaux par l'excès de sève. Au reste, quoique les passages que je viens de rapporter ne soient pas directement applicables aux autres causes de difforformité, l'on ne peut pourtant nier que les qualités et les variations du germe ou du premier produit de la conception, ne dépendent aussi primordialement de l'état de santé ou de maladie, du climat, du régime, de la répartition régulière ou irrégulière des sucs nourriciers, et même d'une certaine disposition individuelle pour l'acte de la génération, dont l'influence paroit hors de doute par la supériorité qu'ont ordinairement les enfans naturels sur les enfans légitimes; supériorité prouvée par l'histoire, et dont Cardan, qui en est lui-même un exemple, fait aussi mention dans une citation précédente. Quant à la formation des parties discordantes, elle peut aussi dépendre d'une organisation particulière de la mère, comme le prétend *Bianchi*, page 259 de son livre *de vitiosâ morbosâque generatione*, en attribuant à l'étroitesse et à la rigidité de l'utérus, l'allongement extraordinaire de la tête d'un enfant dont il rapporte l'histoire.

Mais la prévention a un dernier retranchement, dans lequel elle peut encore résister. Pour subvenir au défaut de nerfs de communication, et expliquer sans eux, le prétendu pouvoir de l'imagination dans le sein maternel, l'on a supposé une vitalité au sang, démontrée principalement par les effets du galvanisme sur la fibrine ; effets analogues à ceux qui sont produits sur les nerfs et sur les muscles. En appréciant ces effets d'après la doctrine de Brown, qui fait consister la vie dans l'aptitude à être affectée par des stimulans, comme le prouve cet axiôme (XLIV) de ses élémens : *Omnis vita in stimulo posita est*; il est clair que la vitalité du sang ne doit pas être révoquée en doute. Le professeur *Hufeland*, de Berlin, après avoir inséré dans le cahier du mois de mai dernier de son journal, dont j'ai donné l'analyse dans le trente-sixième cahier de la Bibliothèque Médicale, un mémoire du docteur *Neumann*, où la vitalité du sang est appuyée de plusieurs sortes de preuves, rappelle qu'il a lui-même depuis long-tems manifesté cette opinion dans ses écrits. Le docteur *Adolph Henke* a aussi publié, l'année dernière, un ouvrage sur la vitalité du sang et les maladies premières des humeurs ; ouvrage que le docteur Hufeland a aussi fait connoitre par extrait, dans le dix-huitième volume de sa Bibliothèque de Médecine pratique. La même thèse se trouve reproduite dans plusieurs ouvrages publiés avant et après la doctrine de Brown et la découverte du galvanisme. Parmi les auteurs français, aucun, que je sache, n'a produit en faveur de la vitalité du sang, plus de preuves et d'autorités que le célèbre

Barthez, qui y a consacré tout le VIIe. chapitre de ses *Nouveaux Elémens de la Science de l'Homme*, en remarquant que cette opinion date déjà de Moïse, qui a dit dans le lévitique : *Anima omnis carnis in sanguine est*; et que c'est à cause de cela que les lois de la législature judaïque défendent de se nourrir de sang. L'Alcoran est en cela d'accord avec les lois mosaïques; et parmi les physiologistes modernes, *Harvey*, *Clisson*, *Jean Hunter*, et autres, servent d'autorités à Barthez pour établir un sentiment qu'il fonde aussi sur la sensibilité de la fibrine à l'action galvanique, comme sur sa preuve la plus irréfragable, en accusant Blumenbach de faire une assertion gratuite et invraisemblable, quand il prétend que les passages des ecrivains sacrés et des auteurs profanes ne se rapportent pas à une véritable force vitale qu'ils aient admises dans le sang; mais à ce qu'on sait communément qu'un animal cesse de vivre par la perte de ce fluide. Il s'agit donc d'une opinion qui mérite d'autant plus d'être examinée ici, qu'elle est plus généralement admise, et qu'elle pourroit, si elle étoit fondée, fournir aux partisans du pouvoir de l'imagination maternelle, un nouveau moyen d'expédier directement au fœtus des images toutes formées à l'empreinte desquels le sang assujétiroit les solides en les dominant par sa vitalité. Quoique j'aie déjà discuté incidemment la même opinion dans le troisième chapitre de ma *Physiologie intellectuelle* (pag. 52 et suiv.), je crois que les réflexions suivantes ne seront point déplacées pour lever la nouvelle difficulté qui se présente.

Pour devenir un signe de vitalité, la contractilité des muscles et de la fibrine du sang ne devroit pas

se composer d'un simple mouvement d'emprunt, suivi de détente ou de la restitution des parties dures dans leur premier état, mais être suscitée spontanément, c'est-à-dire, par un principe qui ne fût pas étranger à leur propre substance. Les effets du galvanisme sur la fibrine, sur les muscles et les nerfs, ne prouvent pas plus à mes yeux que l'action de l'humidité ou du feu sur des cordes de boyaux, ou que celle de l'électricité ou de l'aimant sur divers objets. En effet, dans toutes les expériences galvaniques possibles, le sang et les muscles, au lieu d'agir eux-mêmes, reçoivent l'action d'un agent extérieur, comme l'esprit de vin et le mercure, qui montent et descendent dans les thermomètres et les baromètres selon les conditions de l'atmosphère. Tous ces liquides n'ont alors qu'un mouvement d'emprunt, dû à quelque chose d'étranger à eux-mêmes; et dès qu'ils ne sont plus sous cette influence, ils restent immédiatement sous les lois de l'inertie, ou obéissent à celles de la gravité et de l'affinité, absolument comme cela s'observe à l'égard de la fibrine et des tissus organiques soumis au galvanisme après l'extinction de la vie. Voilà pourquoi j'ai toujours pensé, contre l'opinion d'un grand nombre de savans distingués, que le galvanisme ne pouvoit être qu'un moyen très-insuffisant pour distinguer la mort réelle de la mort apparente. Si la susceptibilité de se contracter à l'approche de certains stimulans prouvoit la vitalité, nul doute que les personnes décapitées ne fussent encore vivantes long-tems après leur mort, vu les contractions que le galvanisme détermine alors dans leurs nerfs: et par contre les personnes vivantes devroient être censées mortes par l'application du même biomètre, puisque les effets galva-

niques se trouvent ordinairement paralysés par l'énergie vitale. Que suit-il de-là, sinon l'inverse de ce que l'on en a conclu ? N'a-t-on pas ici une preuve évidente que ce n'est que par l'extinction ou la suspension de la vie, que le galvanisme exerce ses effets sur les tissus organiques des animaux ? La vie est en effet une propriété qui met chaque individu qui en est doué, en état de résister à l'action de tout ce qui n'est pas lui, et de s'assimiler ou de tendre à repousser tout ce qui le pénètre. Ses principaux attributs sont par conséquent d'agir spontanément sur les objets environnans, ou de se les assimiler ; le premier de ces attributs appartient plus particulièrement à la vie intellective, et le second, à la vie nutritive ou végétative. L'irritabilité et l'excitabilité, deux propriétés purement passives et occasionelles dans les fonctions vitales, ne peuvent donc être admises comme des attributs essentielles de la vie ; et Brown s'est contredit lui-même dans son système, lorsque pour en expliquer les principes, il suppose l'être vivant affecté par ses propres actions, c'est-à-dire, actif et passif, ou excité et excitant en même-tems, comme il l'a fait en cherchant à établir le caractère distinctif des corps vivans par cette phrase : *In omnibus vitæ statibus, homo et reliquæ animantes a mortuis se vel alia quavis inanimi materia, hac sola proprietate differunt, quod externis rebus et* quibusdam sur propriis actionibus sic adfici possint, *ut ipsis vivis propria suæ actiones efficiantur.*

M. Cuvier, qui a aussi fait des expériences avec le galvanisme, ne tire point de ses effets sur les muscles un argument de vitalité ; car il dit en propres termes dans son traité d'anatomie comparée, que, *chez les*

reptiles, l'irritabilité musculaire subsiste encore long-tems après leur mort ; expressions qui ne lui eussent point échappé, s'il regardoit cette irritabilité comme une propriété vitale. M. Blumenbach, qui n'est point non plus un physiologiste superficiel, est parfaitement d'accord avec M. Cuvier; et la manière dont il explique les auteurs sacrés, loin d'être invraisemblable et gratuite, comme le prétend Barthez, est au contraire la seule plausible et conforme au sens de ces auteurs expliqués par eux-mêmes, tellement que Barthez lui-même eût été forcé de l'imiter, pour éviter de faire dire des absurdités aux anciens sur l'âme qui dans leur sens ne signifioit que *souffle* ou *air expiré*, quoiqu'ils y plaçassent la même vitalité ou le même principe de vie que dans le sang: c'est même parce qu'ils en avoient fait le signe le plus caractéristique de la vie, que, dans les tems modernes, on a adopté le même terme pour servir exclusivement à désigner le principe de la vie. Maintenant je voudrois savoir si Barthez trouveroit l'interprétation de Blumenbach aussi gratuite et invraisemblable pour la vitalité de l'*air expiré*, que pour la vitalité du sang.

L'analogie de l'irritabilité de la fibrine comparée à celle des muscles, devient donc de nulle valeur pour établir la vitalité du sang, puisque cette irritabilité est même dans une contradiction évidente avec la vie qui la diminue ou l'empêche totalement, et que le sang qui circule dans les vaisseaux sanguins, de même que les nerfs et les muscles du corps vivant, y résistent. Comment admettre d'ailleurs la vitalité dans le sang qu'il n'en résulte la nécessité de l'ôter à tous les organes qui élaborent ce fluide, en s'en assimilant une partie? Ainsi, de deux choses l'une; ou le sang est doué de vitalité, et alors il agit par lui même en résis-

tant à l'action organique ; ou il obéit à l'action des organes, et alors il ne peut avoir d'action par lui-même ni par conséquent être doué de vitalité. Un simple stimulus du sang sur les organes ne lui donne pas plus de droit à la vitalité, que n'en ont les boissons et les alimens par celui qu'ils exercent sur l'estomac où ils sont reçus. Cette vitalité est même si incompatible avec celle de nos organes, qu'ils la détruisent dans tous les matériaux économiques pour se les assimiler, comme on le voit dans les œufs et les graines qui, par l'action de l'estomac dans lequel ils deviennent totalement passifs, perdent leur vitalité ou leur tendance à l'action qui doit les développer ; tandis que c'est tout l'inverse, lorsqu'une bonne terre ou un milieu qui est passif à leur égard, les reçoit dans son sein ; car nous savons que les terres, et particulièrement les sables de l'Afrique, sont dans une température convenable non seulement pour faire germer les graines, mais aussi pour faire éclore les œufs de divers animaux. S'il falloit d'autres preuves, on les trouveroit dans la considération des couches concentriques formées par le sang dans les anévrismes ; car elles s'accumulent sans manifester plus de vie que les différentes couches que la physique note dans la géologie. C'est cependant là que le sang liquide et concret se trouve en contact avec le sang ; c'est donc là que cette pretendue chair coulante, comme l'appeloit Bordeu, protégée contre tous les agens de la dissolution par les parties vivantes qui la contiennent, devroit, en se carnifiant, donner des signes et des preuves de sa vitalité, si elle en avoit réellement.

Mais en admettant même pour un instant la vitalité du sang, il seroit encore toujours absurde d'y placer

des idées ou des images d'objets, et de croire qu'elles pussent s'y conserver et parvenir intactes jusqu'au fœtus, malgré le mouvement tumultueux de ce liquide, sa récomposition continuelle avec le chyle et d'autres principes qui s'y mêlent, sa distribution dans tous les vaisseaux sanguins et leurs diverses ramifications, et la déperdition successive de sa masse pour alimenter tous les solides avec lesquels il se trouve en contact. Une opinion aussi ridicule seroit tout au plus permise, si le même sang qui doit transporter des figures indivises au fœtus où il ne parvient en petite quantité qu'après tant de divisions et de subdivisions, avoit jamais marqué les solides de la mère, sur lesquels, étant beaucoup plus concentré, il doit aussi avoir plus de force, de l'empreinte de quelques-uns des objets fortement imaginés par elle.

Il est presqu'inutile de relever l'erreur qui fait croire à quelques médecins, que le cœur est le *punctum saliens* dans l'organisation première; ceux dont l'imagination n'anticipe pas sur l'observation exacte, auront vu, comme moi, que dans les premiers tems de la grossesse, la tête de l'embryon surpasse seule tout le reste du corps; et l'on sait aussi qu'un des signes les plus sûrs pour connoître l'âge d'un fœtus ou d'un enfant nouveau-né, c'est l'insertion du cordon ombilical, qui se trouve placé d'autant plus au-dessous de la partie moyenne de son corps, qu'il étoit plus éloigné du terme de l'accouchement naturel. La nature a dû s'y prendre ainsi, parce que l'embryon est pourvu d'un systême nerveux qui, étant nécessaire pour établir ainsi que pour conserver la vie individuelle et ne pouvant jamais être suppléé en rien dans ses fonctions, doit précéder le développement des autres organes qui ne sont vivifiés et n'exécutent leurs fonctions que par lui;

tandis que ce même embryon peut être et se trouve en effet alimenté par un sang d'emprunt qui, toujours régénéré par sa mère, ne nécessite l'emploi de tout le système veineux et artériel qu'après la naissance, et qu'ainsi le développement en est moins pressé.

Mon dessein n'étant point de procurer aux personnes oisives une lecture agréable et amusante par des écrits merveilleux, mais seulement de jeter du jour sur une question souvent agitée et cependant toujours indécise, je ne ferai point entrer dans cet opuscule les opinions de tous les physiologistes modernes, ni les faits extraordinaires et curieux déjà publiés qui pourroient encore y figurer, parce que la science ne peut tirer que peu de profit de la répétition de ce qui est suffisamment connu. Ceux qui voudront lire beaucoup sur le même sujet, peuvent recourir à l'ouvrage en deux volumes qu'a publié M. Jouard, auquel j'ai fait scrupule de rien emprunter, n'en ayant pas eu besoin pour mon but; ou consulter avec fruit une *dissertation en forme de lettres*, traduite de l'anglais et publiée en 1745, à Paris, chez Guérin, par le docteur Blondel. Ce n'est pas seulement parce que l'opinion vulgaire sur les effets de l'imagination m'a paru fausse, mais aussi parce qu'elle est très-préjudiciable au repos et à la santé des femmes enceintes, que j'ai cru devoir étendre la discussion jusque sur des objets assez minutieux et très-peu importans par eux-mêmes, afin de n'avoir pas l'air d'éluder les plus grandes difficultés, qui, pour les personnes prévenues, sont toujours celles dont l'auteur n'a point parlé.

FIN.

Fautes à corriger.

Page 11, lign. 26, difformité ; *lisez* difformités.
id. lign. 29, rythme ; *lisez* rhythme.
14, lign. 19, engendré ; *lisez* engendrée.
15, lign, 9, les ; *lisez* ses.
22, lign. 3, la variété et le changement ; *lisez* les variétés et les changemens.
24, lign. 16, puisse ; *lisez* pût.
30, lign. 6, ces ; *lisez* ses.
34, lign. 27, Lannier ; *lisez* Lamies.
38, lign. 11, les ; *lisez* ces.
52, lign. 24, Lemaître ; *lisez* Lemaistre.
57, lign. 14, apperçu ; *lisez* aperçu.
59, lign. 10, *j'apperçois* ; lisez *j'aperçois*.
66, lign. 17, admises ; *lisez* admise.
67, lign. 2, parties dures ; *effacez* dures.
68, lign. 27, sur ; *lisez* sui.
72, lign. 8, écrits ; *lisez* récits.

